

UNE FILLE DISPARAÎT

Montpellier, 1453. Dans le cadre des festivités de Noël, une compagnie de comédiens vient jouer une pièce de théâtre. Mais le danger rôde. Alis, la plus jeune fille du couple, disparaît sans laisser de traces...

S'est-elle noyée dans le Lez ?

A-t-elle été enlevée par des trafiquants d'enfants ?

Toujours aussi curieuse et intrépide, Maguelone se lance, au péril de sa vie, sur la piste des ravisseurs.

Ce troisième volume des aventures de Maguelone confronte la jeune héroïne à diverses menaces, en particulier une bande d'adolescents qui veut se venger, et permet au lecteur de découvrir le monde un peu méconnu du théâtre médiéval.

Illustration et maquette de couverture : Laurent André



9 791092 001020

7,50 € - 10/2013

ISBN : 979-10-92001-02-0

Roman - Jeune détective



UNE FILLE DISPARAÎT

Marion Poirson



La collection Poivre est dirigée par Georges Foveau

Une fille disparaît

À mon père, Pierre Dechonne, dont les livres m'ont
initiés à la littérature médiévale.
M.P



Roman

MARION POIRSON

© Éditions ROUGE SAFRAN
X/2013

www.editions-rougesafran.fr

“Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse”
ISBN : 979-10-92001-02-0 – ISSN : 1624-2122
Dépôt légal à parution



Montpellier, décembre 1453

1

Avec une violence inouïe, les garçons s'acharnaient sur une forme brune. Ils la harcelaient, lui tiraient les cheveux, lui crachaient au visage en criant des insultes.

Maguelone surprit la scène.

De façon irréfléchie, elle fonça. Elle était rouge de colère.

Les assaillants la dépassaient d'une bonne tête. Le plus âgé devait avoir quinze ans. Une barbe naissante couvrait ses joues. Maguelone les reconnut. C'était des apprentis. En ce jour chômé, ils s'ennuyaient. L'oisiveté les rendait agressifs. Ils n'avaient rien trouvé de mieux que de tourmenter Clarmonda, une pauvre.

- Laissez-la, cria Maguelone.

La victime la fixa d'un air hébété. Stupéfaits, ses tourmenteurs la lâchèrent et reportèrent leur attention sur Maguelone. Le plus vieux lui lança, goguenard :

- De quoi te mêles-tu, morveuse ?

- De ce qui me regarde, riposta Maguelone. Vous attaquer à une pauvre femme ! Et à trois ! Vous êtes des couards !



Le garçon blêmit sous l'insulte. Il poussa un rugissement.

- Ce n'est pas plus gros qu'un moucheron, et ça nous traite de lâches ? Vous entendez, les gars ?

- Sus à la morveuse !

- Taïaut !

Ils avaient délaissé leur proie et encerclaient Maguelone. Désormais en mauvaise posture, elle ne se démonta pas et affronta vaillamment ses adversaires.

- Cela confirme ce que je viens de dire. Des lâches. Des couards.

Elle ajouta, méprisante.

- Des pleutres.

Des cris d'indignation fusèrent.

- Elle insiste, la morveuse !

- Tss, tss, attaque !

- Elle va regretter d'être venue.

- Et appeler sa maman !

Maguelone essaya de repousser le mur vivant qui lui barrait le passage. En vain. L'un des garçons lui fit un croc-en-jambe. Elle chuta, s'étala de tout son long sur le pavé, étouffa un cri de douleur. Le contact avait été rude. Son panier plein de cèpes, cueillis dans la garrigue, se renversa. Les champignons roulèrent dans le caniveau. Certains dévalèrent la pente.

- Elle a pensé à notre dîner. Que c'est gentil !

Ils la persifflaient, à présent. Maguelone détestait se faire brocarder, surtout par des garçons stupides. Elle était un peu susceptible. L'écho de leurs voix agaçait

ses oreilles.

Elle les avait croisés à plusieurs reprises. En dehors de leur travail, ils se montraient insupportables. Toujours prêts à jouer de mauvais tours. Ils répandaient des cendres sur du linge fraîchement lavé, recueillaient des poux dans un cornet pour les déverser sur la tête des dames en pleine messe, se gaussaient des faibles ou des infirmes.

Clarmonda, leur victime, était une pauvre insensée. Surnommée *La Folle* et privée de défenses. Passive, elle assistait à la scène sans réagir. Elle se balançait d'avant en arrière en fredonnant un petit air.

Soum soum soum

La fleur de coquelicot

Une noix pour tout berceau

Soum soum soum

Dors vite mon enfant

anges et fées te veilleront

Soum soum soum

- Qu'est-ce qu'elle chante ? demanda un des garçons, qui détourna son attention de Maguelone.

- Des niaiseries. Elle glane les chansons comme le blé ou les raisins.

Profitant de cette diversion, la fille du docteur Calcombe tenta de forcer le barrage. C'était compter sans la vigilance de ses tortionnaires.

- La morveuse s'échappe !

- Sus à la morveuse !

- Tenez-la ferme !



La pression se resserra. Maguelone sentit son cœur s'accélérer. L'affolement la gagna. Elle commençait à regretter de s'être fourrée dans ce guêpier. La folle observait les garçons d'un œil absent. Elle paraissait plongée dans son monde.

Soum soum soum

Quand le jour va se lever

J'entendrai le coq chanter

Sa voix monocorde irritait l'un des garçons. Grossièrement, il lui intima de se taire.

Maguelone décida de résister, coûte que coûte. Elle releva la tête, attentive à ne pas manifester sa peur. Sa voix se fit arrogante.

- C'est l'aveu de votre faiblesse. En dépit de votre taille, vous n'êtes que des enfants.

- Elle nous cherche ! fit l'un des agresseurs, indigné.

- Elle va nous trouver !

- Je le pense aussi, intervint une voix tonitruante, tandis qu'une poigne puissante s'abattait sur le garçon. Il frémit, parut se rapetisser. Maguelone poussa un cri de joie.

- Agulin !

Jamais elle n'avait éprouvé autant de plaisir à voir le forgeron.

Agulin était un colosse. Brun de poil et de peau, la figure noircie de fumée, lourd, charpenté, imposant, il dominait le groupe de sa stature. Sa masse menaçait de s'abattre sur les garçons. Son ombre se

déployait au sol, gigantesque. Il avait l'air d'un ogre.

- Décamppez, bande de vauriens ! Que je ne vous reprenne pas à maltraiter les damoiselles !

Sa voix était aussi profonde qu'un hennissement. Ils détalèrent sans demander leur reste.

- Des lapins de garenne, commenta Maguelone en s'esclaffant !

- La prochaine fois que je vous prends au collet, je vous donne la correction que vous méritez, gronda le forgeron.

Puis il se tourna vers Maguelone. Son ton se fit plus doux.

- Comment ça va, pitchounette ? Rien de cassé ?

- Très bien.

- Évite de les provoquer. Ça t'attirera des ennuis.

- Je ne faisais que défendre Clarmonda. Ils l'avaient prise pour cible.

- Pauvre créature. Si pitoyable. Ce n'est pas sa faute.

- Pourquoi est-elle ainsi ?

- Je n'en sais rien. Tu as le cœur généreux. Mais méfie-toi. Tu t'attaques à forte partie. Ces chenapans sont dangereux. Ramasse tes cèpes. Je te reconduis.

- Et Clarmonda ?

- Je l'escorte jusqu'à chez elle. Comme une dame de qualité. N'aie crainte. C'est bien de défendre la veuve et l'orphelin, mais tu n'es pas un chevalier. Juste une petite fille. Ne l'oublie pas. Un jour, tu risques d'y laisser des plumes. Ton père ne t'a pas

avertie ?

- Si.

- Ces trois là sont malfaisants. Et vindicatifs. Évite de croiser leur chemin. Je ne serai pas toujours là pour te secourir, pitchoune.

Maguelone en avait conscience.

Elle espérait ne plus revoir les garnements. Que se passerait-il, si l'occasion s'en présentait ? Elle les avait gravement humiliés. L'intervention du forgeron n'avait fait qu'empirer les choses. Trois ennemis lâchés dans la nature. De surcroît, elle avait été témoin de leur fuite. Ils ne le lui pardonneraient pas.

Il lui faudrait mobiliser des trésors d'ingéniosité pour modifier ses itinéraires favoris.

- Tu veux des cèpes, Agulin ?

- Ce n'est pas de refus. Ça me fera le dîner.

Il contempla les champignons avec un plaisir manifeste.

- Frais éclos après la pluie. Et charnus, comme je les aime. Avec un peu d'ail et de persil, mmmm.

Clarmonda suivait leur conversation. Ses yeux ternes semblaient dénués de pensée. Maguelone éprouva un vif sentiment de tristesse. La folle n'avait pas d'âge. Son visage lézardé de rides était encadré de cheveux dorés. Elle avait dû être belle. Ses mains étreignaient le vide.

- Explique-moi la folie, dit Maguelone à son père.

Pour une fois, ce dernier était rentré déjeuner. Il avait dévoré avec satisfaction le pâté en croûte, parsemé d'éclats de pistache, une part de veau rôti au four et de petits oignons cuits sous la cendre. Le tout accompagné d'un vin clair et de ses vignes. Béat, repu, il prêtait une oreille complaisante à sa fille. Dans la cheminée, le feu crépitait. Une douce chaleur émanait de l'âtre.

Après le repas, il avait sorti ses *naibis*. De petites cartes à jouer, décorées de motifs divers. Des coupes et des massues, objets d'ivrognes ou de fous, selon l'Église. Des épées, des deniers aussi. Le jeu venait d'Italie. Il lui avait été offert par un confrère de Salerne. Maguelone aimait bien les parties de cartes avec son père. Elle adorait gagner. Et s'y efforçait.

- Que veux-tu savoir ?

- Tout.

- Mais encore ? Le médecin considéra sa fille avec tendresse. Je suppose que tu attends un avis médical. C'est bien cela ?

- Oui. (Maguelone fit mine de réfléchir.) Mais pas seulement. Pourquoi s'attaque-t-on aux fous ? Pourquoi leur inflige-t-on de mauvais traitements ?

- Tu es bien sérieuse, fillette. Cela te préoccupe tant ?

- Je n'aime pas qu'on s'en prenne à quelqu'un incapable de se défendre. Les fous sont des innocents, n'est-ce pas ?

- Tu as entièrement raison. Le docteur plongea son regard dans celui de sa fille.

- Les fols, vois-tu, ne sont pas responsables de leurs actes. Même le pape les protège. Pourquoi certains d'entre eux ont-ils pris le nom d'Innocent ? Parce que l'innocence est sacrée, aux yeux de l'Église, qui lui a même consacré une fête. Dans certaines régions, on la célèbre d'une manière très libre, en élisant un évêque des Fous. Le carnaval en constitue une autre manifestation. Il permet de montrer le vide qu'on a dans la tête. Il l'exprime par des jeux grossiers, comme les Pétengueules.

L'Église recommande la charité envers les faibles d'esprit ; elle a même des saints spécialisés dans leur guérison : Saint Guy, pour les tremblements, Saint Valentin, pour les convulsions, Saint Léonard, pour l'épilepsie, Saint Aventin, pour les vertiges.

- C'est efficace ?

- Bienheureux ceux qui croient. La foi constitue la majeure partie du traitement. On organise même des

pèlerinages spéciaux, pour la guérison des fols.

Maguelone frémit à cette évocation.

- Mais la définition de la folie est très vaste. Pour certains, il s'agit de cas de possession ou d'hérésie. On considère comme fous ceux qui ne craignent pas l'Enfer. Notre monde est en train de changer. Maintenant que le spectre de la lèpre s'éloigne, on commence à redouter la folie. Une peur chasse l'autre.

- Tu crois vraiment que tous les fous sont possédés par le démon ?

- Je ne le pense pas. Certaines substances peuvent produire des troubles. Le mal des ardents, par exemple, qui ressemble beaucoup à un empoisonnement alimentaire. L'alcool, bien sûr. Certaines ivresses sont considérées comme des manifestations de folie. Les passions de l'âme peuvent aussi y conduire. Le fol est celui qui commet des excès, qui ne se conforme pas aux règles établies. L'exagération des privations peut y conduire.

- Trop de veilles et de jeûnes ?

- Exactement. Pour certains, le fou se rend proche de l'animal. Il se rase le crâne, ou laisse pousser ses cheveux sans les couper.

- La barbe aussi ?

- Bien sûr ; il n'a pas d'hygiène. Il se coupe du monde. Il va nu... Il est près de la nature. Trop près.

- Vraiment ?

- C'est le contraire du chevalier. On le représente

avec une massue. Il dispute son os au chien et affectionne les pois pilés. Il se nourrit de fromage. Pour certains, c'est l'aliment malsain par excellence.

- Pourquoi ?

- À cause de sa puanteur.

Maguelone rit malgré elle.

- Tu sais d'où vient le mot ? Folis. Un soufflet, un sac, une outre vide, pleine de vent. Ou de vents. Certains prescrivent de l'évacuer par les voies inférieures.

- Comment cela ?

- En flatulant. On croit que le diable sort du corps par cet orifice. Mais ce sont là fantaisies. Rien de sérieux, crois-moi. Tu sais que la cornemuse, instrument à vent, est un des emblèmes du fou ?

Maguelone rit de bon cœur.

- En Flandre, certains charlatans prétendent guérir la folie. Ils attribuent son origine à un insecte, taon, mouche, coléoptère, araignée, qui serait entré par une oreille en profitant d'une sieste. Ceci par analogie avec le *vertigo*, cette maladie qui affecte les chevaux. L'insecte se pétrifierait dans le cerveau. Ces faux chirurgiens feignent de trépaner le patient en pratiquant une incision près de l'oreille. Puis ils exhibent une pierre et disent qu'ils l'ont ôtée du crâne. Billevesées ! On devrait les jeter en prison. Mais ils amusent les badauds. Le patient est complice. Ils détroussent ainsi les naïfs.

- Il n'y a rien de plus fiable sur la question ?

- Bien sûr que si. Mais nous en parlerons une autre fois. Je dois aller travailler, Maguelone.

Le docteur se leva.

Sans mot dire, la fillette empila les cartes dans un petit coffret en bois sculpté.

- Et n'oublie pas, lança son père. Tu me dois une revanche !

- Je te plumerai encore, fit Maguelone avec assurance.

L'éclat de rire du docteur résonna dans l'escalier.

Maguelone soupira.

Elle aurait tant aimé parler à son père du cas de Clarmonda. L'expression égarée de la pauvre femme la poursuivait.

Mais devait-elle se charger des soucis d'autrui ? Elle avait prévu de rejoindre ses amis, qui jouissaient d'un peu de liberté, en cette période festive.

Elle embrassa sa grand-mère et sortit à son tour.

3

En bas de la rue, le tintement d'une clochette l'attira.

Une voix profonde, propre à ébranler les murailles, résonnait. C'était celle de Blasi, le crieur public.

« Oyez, oyez bonnes gens ! Une nouveauté dans votre ville ! Un spectacle qui ravira petits et grands ! Des farces pour vous égayer ! Des mystères pour vous élever l'esprit ! De la liesse, du rire, des pleurs ! Les Baladins de la Belle Étoile se produiront devant vous avant vèpres. Pour quelques blancs, vous verrez ce que quiconque n'a vu en ces murs. À bon entendeur, salut ! »

Avec intérêt, Maguelone considérait l'attroupe-ment autour de Blasi. À l'approche de Noël, toute distraction s'avérait bienvenue. Les jours raccourcissaient. Le froid et l'humidité annonçaient l'hiver. L'odeur des marrons grillés et des feux de bois remplaçait celle des vendanges. Les gens s'emmitouflaient.

Une petite main se glissa dans la sienne.

- Maguelone, tu viens avec nous ?

- Où donc ?



- Voir le spectacle. Maman a donné quelques sols, ajouta l'enfant triomphalement. Il faut s'y rendre. Tu as entendu ? Ce sera extraordinaire.

La petite Mailis, sœur de son ami Géli, était rose d'excitation.

Maguelone et ses amis n'avaient pas souvent l'occasion de se rendre au théâtre. Les représentations étaient rares. Des comédiens itinérants profitaient des fêtes pour se produire. Plusieurs compagnies étaient arrivées en ville, pour l'occasion.

- Je crois que j'ai aperçu un de leurs chariots. Brinquebalant, et tout peinturluré. Traîné par une jument borgne.

Cette troupe-là était peu reluisante, à en croire son aspect extérieur.

- Avec des images en couleurs, confirma Mailis. C'est bien eux. Il y a même des enfants qui jouent dans le spectacle. J'ai hâte d'y être. Tu viendras ?

Comment résister à cela ? Après l'épisode éprouvant de midi, Maguelone avait grand besoin de se changer les idées.

- Il faut que je demande à mon père.

Elle remonta précipitamment l'escalier.

Question de pure forme. Le docteur encourageait toujours sa fille à s'amuser. Il jugeait que, privée de mère, elle avait besoin de distractions. En bon médecin, il estimait le rire bénéfique. Il le croyait capable de guérir bien des maux. Ceux de l'âme comme ceux



du corps.

Il déplorait la mort de la mère de la fillette. Toujours pris par son travail, il doutait parfois de l'élever correctement. Maguelone jouissait d'une liberté inusitée. Elle paraissait heureuse de vivre. Il fallait éviter qu'elle ne devienne une sauvageonne. Ses courses dans la garrigue et ses jeux de garçon inquiétaient son père.

Le temps passait vite. Ce serait bientôt une jeune fille. le spectacle l'obligerait à se tenir tranquille, comme Aubréa, la sœur de Gèli. La fillette était sage et raisonnable. Tout le contraire de Maguelone. Ennuyeuse aussi, il fallait bien le reconnaître. Le portrait de la jeune fille accomplie. Maguelone, en revanche...

Le docteur sourit. Au fond, il était fier de sa fille. Il ne désirait pas qu'elle change. Elle avait de la personnalité. Et de l'esprit. Elle le secondait déjà dans son travail.

- Va. Et voici de quoi offrir des friandises à tes amis. N'abusez pas des bonnes choses.

Maguelone sauta au cou de son père.

Pendant l'Avent, camelots, vendeurs de drogues, arracheurs de dents, montreurs de bêtes sauvages, acrobates, comédiens et jongleurs faisaient irruption dans la cité. La veille de Noël était marquée par un défilé de prophètes annonçant la venue du Sauveur. Maguelone adorait toutes ces festivités. C'était pour

elle l'occasion de revêtir une jolie robe, de se gaver de friandises et de spectacles.

Les enfants devaient se retrouver sur le lieu même de la représentation. Il y avait là Gèli, Jaufré, Aubréa, Mailis, et quelques petits. Aubréa avait calé le plus jeune sur sa hanche. Il reniflait, mouchait, et paraissait s'ennuyer ferme. Les plus grands, pour leur part, appréciaient le spectacle. Leurs rires et leurs exclamations l'attestaient. Ils se déplaçaient d'une mansion à l'autre, où se jouaient en continu les différentes saynètes. Comiques ou religieuses, les pièces égayaient l'entrée dans l'hiver. L'action principale se déroulait entre l'estrade qui figurait l'enfer et celle qui représentait le paradis.

Le programme se composait aussi de farces. Les personnages étaient ridicules ou stupides. On trouvait souvent un trompeur et un trompé. Le sujet s'avérait simple. Les scènes étaient ponctuées de coups de bâton, de coups de pieds aux fesses et d'injures. La foule riait. Intervenant, parfois. On en avait même vu qui montaient sur scène.

Le spectacle se jouait parfois dans le public.

La deuxième partie, en revanche se révélait plus sérieuse. En pleine période de Noël, il fallait aborder des sujets religieux. À cause des artifices de la scène, c'était celle que les enfants préféraient. L'invention dont faisaient preuve les comédiens les ravissait. Le récit se déroulait à plusieurs niveaux, en hauteur et

en profondeur. Suspendus à des cordes, des anges volaient dans le ciel. Des démons surgissaient de trappes. Maguelone et ses amis adoraient cette agitation. Des fumées obscurcissaient la vue. Le fracas des instruments évoquait des sonorités infernales. Les enfants en étaient envoûtés.

- Je me demande comment ils font, fit Maguelone, rêveuse.

Elle aurait bien aimé monter un petit spectacle de ce genre. Et sa curiosité était piquée.

- Charbon, salpêtre et soufre, prononça Gèli d'un ton docte.

- Comment cela ?

- C'est le principe de la poudre à canon. Le chef des archers nous l'a expliqué tantôt. « Une invention venue de la lointaine Chine », cita-t-il fièrement. Aujourd'hui, l'homme est capable d'imiter la foudre. Tu n'as jamais vu d'arquebuse ? Ou de bombarde ?

Pour une fois, Gèli avait l'avantage.

- C'est pour cela que ça sent aussi mauvais. L'odeur du soufre ressemble à celle des œufs pourris.

- C'est pire sur un champ de bataille. Imagine. Le bruit, la fumée, la poussière. Le bruit des armes et le sang. On dirait vraiment l'Apocalypse.

- Ou les flammes de l'Enfer.

La fin du monde, qu'ils avaient vue représentée sur des fresques, et la damnation avaient beaucoup de choses en commun.

Comme la guerre.

Ils buvaient le spectacle des yeux. Soudain, Aubréa tira la manche de l'aîné de ses frères.

- Regarde. Il se passe quelque chose.

- Laisse moi, je regarde, fit Gèli, agacé.

Il était assez satisfait d'avoir écrasé Maguelone. D'habitude, c'était elle qui étalait son savoir. Il ne tenait pas à ce que sa sœur le détrône.

- Elle est en travail. Elle vient de perdre les eaux, insista Aubréa.

- Penses-tu, c'est dans le spectacle.

Gèli arborait un petit air supérieur. Celui du connaisseur.

- Elle porte un coussin. Dans un moment, on verra une poupée sortir. C'est du théâtre.

- Tu te trompes, je te dis. Je m'y connais, crois-moi.

L'actrice principale était enceinte. Presque à terme. Son ventre gonflé n'avait pas échappé à Aubréa. En digne fille de sage-femme, elle calculait les mois de grossesse. Le visage de la comédienne se convulsait. Son expression douloureuse finit par frapper Gèli. Les autres spectateurs, captivés par l'histoire, ne réagissaient pas.

- Va chercher maman, intima Gèli à sa sœur.

- J'allais le faire.

- Alors file.

Elle ne se fit pas prier, et revint vite avec Isop*.

* : Esope. C'est le nom d'un fabuliste.

C'était le surnom de la sage-femme, qui se nommait Isabella. Heureusement, elle se trouvait chez elle.

- Le spectacle est fini, fit-elle avec autorité.

- Remboursez, c'est un scandale ! crièrent des spectateurs mécontents.

- Il n'y a rien de plus beau que la venue d'un enfant au monde, gronda sévèrement Isop. Allez vaquer à vos activités. Laissez-nous.

Les spectateurs se dispersèrent. Les comédiens, enfants et adultes, étaient descendus. Quelques spectateurs, mus par la curiosité, étaient restés. Ils avaient payé après tout.

Elle glissa sa main sous les jupes de la femme, pour évaluer la situation.

- Il arrive, constata Isop. On voit la tête. Il est bien pressé, le bougre !

- Il voulait assister au spectacle ! cria une voix moqueuse.

- Quelle précocité !

Lazzis et commentaires fusaiement.

L'accouchement ne dura pas longtemps. La sage femme extirpa un poupon rougeaud, fripé et tout ridé. Elle coupa le cordon, lui asséna une tape sur les fesses. Un cri aigu s'éleva.

- C'est un garçon, il est vivant ! La fierté transparaissait dans sa voix. Comme si elle avait été l'auteur de la merveille.

Le bébé vagissait. Isop l'enveloppa dans des linges

qu'elle avait apportés.

- Amenons-le au chaud.

Ce qui fut fait. On installa la jeune femme sur un lit. Les enfants se groupèrent autour de leur mère pour examiner le bébé. Elle le leur présenta. Puis elle les embrassa. Elle paraissait épuisée mais heureuse.

Mais sa joie fut de courte durée. Ses yeux, du bleu des fleurs de lin, s'agrandirent d'inquiétude.

- Alis, où est Alis ?

- Pas bien loin, je suppose.

- Mais non. Je les ai comptés. Elle n'est pas là.

- Elle joue peut-être à l'extérieur.

- Que se passe-t-il ? interrogea la sage-femme.

- Alis, ma benjamine. Elle n'est pas là.

- Elle n'a pas dû aller bien loin. Dormez un peu.

Quand vous rouvrirez les yeux, vous la verrez. Je vais vous préparer le breuvage que je réserve aux accouchées. Cela les revigore.

- Je veux ma fille.

Les yeux de la jeune femme s'étaient emplis de larmes.

- On va la retrouver, votre petite. Quel âge a-t-elle ?

- Trois ans aux cerises.

Un des gamins revint essoufflé.

- Elle n'est pas dans la rue.

La jeune mère blêmit. Ses narines se pincèrent.

- Elle fait un malaise, s'exclama Isop. Aubréa, rapporte-moi un cordial. Et vous, dit-elle en s'adressant

au mari, aidez moi à l'installer confortablement.

- Ces tout-petits, ça parcourt des distances, fit une vieille.

Elle hocha la tête d'un air sagace.

L'affolement de la mère gagnait les spectateurs.

- On va la retrouver, ne vous inquiétez pas. Une mignonne comme ça.

Aubréa revint avec le cordial.

- C'est fort, geignit la jeune femme.

- Mais souverain. Allons, buvez. Vous devez refaire des forces pour vos enfants.

L'argument porta. La comédienne obéit. Elle but, en faisant une vilaine grimace. Ses traits émaciés exprimaient l'accablement.

Maguelone, qui n'avait rien perdu de la scène, proposa de participer aux recherches.

- Il n'en est pas question, trancha la mère d'Aubréa. Dans une heure, la nuit tombe. Gèli, veille à ce que Maguelone et les enfants rentrent. Je compte sur toi.

- Il n'y a pas assez de monde.

- Tu n'es qu'une fillette. Laisse faire les adultes.

Isop était autoritaire. Aubréa, son aînée, avait hérité de ce trait de caractère.

Maguelone bougonna.

- Je t'ai entendue, jeune fille. Parler dans ta barbe ne sert à rien. Obéis, ou je dirai à ton père des choses qui ne lui plairont pas.

Aubréa avait dû rapporter. C'était son genre. Mais quand Isop prenait ce ton, mieux valait filer doux. Maguelone obtempéra.

- Bien, répondit-elle d'un ton soumis.

Elle ne tenait pas à ce que son père lui interdise toute sortie. Mis au courant de ses aventures, le docteur avait menacé de restreindre sa liberté. Se morfondre entre quatre murs ? Maguelone ne l'envisageait même pas. Il fallait reconnaître qu'elle avait le don de se fourrer dans des situations impossibles.

Jusque là, la chance lui avait souri. Elle ne désirait pas inquiéter son père.

- On ne tente pas le diable, Maguelone.

Elle aurait bien aimé aider la jeune femme. Son air d'angoisse serrait le cœur.

Maguelone espéra que les hommes partis à sa recherche retrouveraient l'enfant.

- La petite fille, on l'a retrouvée ?

Maguelone, à peine éveillée, son singe juché sur l'épaule, interrogeait son père. Elle avait l'air ensommeillé. Ses cheveux bruns, qu'elle avait négligé de coiffer, pendaient sur sa robe en tiretaine brune, mal ajustée.

Son corps avait l'odeur de l'enfance. Et du sommeil.

- Avant de te préoccuper des affaires du monde, tu devrais faire un brin de toilette, jeune fille, constata le docteur. Pour répondre à ta question, elle reste introuvable. Des hommes l'ont cherchée toute la nuit, avec des torches et des flambeaux. Sans résultat. Avec l'obscurité, on ne pouvait sonder ni le Lez, ni les douves.

- C'est incroyable !

- Pas autant que tu crois. Des enfants disparaissent tous les jours. Des orphelins, pour la plupart, dont personne ne se soucie.

- Qu'a-t-il pu arriver ?

- On ne sait pas. On ne peut rien exclure. Elle a pu se perdre, avoir un accident, tomber d'un mur.

Elle est si petite !

- Mais encore ?

Le docteur frémit légèrement. Hésita.

- Tu peux me le dire. Je ne suis plus un bébé.

- Il y a des gens malavisés qui se livrent au trafic d'enfants. Ils les enlèvent et les vendent à des adultes qui les obligent à travailler, ou à mendier. Certains les estropient volontairement. Et d'autant mieux quand ils sont très jeunes. Un petit infirme rapporte plus qu'un enfant sain. La pitié qu'il suscite assure d'appréciables revenus.

- C'est horrible !

Maguelone fut traversée d'une onde d'indignation.

- Le monde est ainsi. Dur et cruel. Tu renâcles quand je t'incite à la prudence. Les enfants courent plus de risques que les adultes. Ne l'oublie pas.

- Mais c'est ... tellement monstrueux.

Elle avait du mal à trouver les mots. Elle avala sa salive.

Le docteur se tut. Une ombre passa devant ses yeux. Il avait vu des dizaines d'enfants affamés, battus, maltraités. Dans certains quartiers, la malnutrition et la maladie sévissaient sans relâche. Les deux fléaux étaient liés. Et s'accompagnaient d'un cortège de misères, ivrognerie, violence, coups. Le docteur s'efforçait de soulager certains maux, mais c'était comme un puits sans fond. Sa fille l'apprendrait tôt ou tard.

Maguelone réfléchissait.

- Tu as ta leçon de grec, lui rappela le docteur.

- Bien sûr. C'est juste que...

- Quoi donc ?

- Rien.

Mieux valait que son père ne sache pas ce qu'elle avait en tête.

Ce dernier l'enveloppa d'un regard soupçonneux. Que mijotait la fillette ? Le regard grave de Maguelone l'alertait.

- Comment était Alis ?

- Comme les petites filles de cet âge. Blonde aux yeux bleus, potelée comme les bébés, avec des poignets grassouillants et des jambes courtes.

Les petites filles blondes étaient rares dans le quartier. On devait la repérer aisément.

Maguelone avait pris sa décision.

Après sa leçon, elle s'efforcerait de mobiliser ses amis.

Certes, Gèli avait son entraînement d'archer. Et Jaufré secondait son père à la boulangerie. Mais ils grappilleraient quelques heures pour aider aux recherches. Elle n'en doutait pas.

Elle avait son plan. Clair, tout tracé dans sa tête. D'une évidence parfaite.

Elle retrouverait Alis, elle s'y engageait.

Elle n'en doutait guère.

Où les adultes avaient échoué, elle réussirait.

- **P**artir à la recherche d'Alis ? Tu rêves, Maguelone.

- Bien sûr que non, protesta Maguelone, agacée.

- Reviens à la réalité. Les adultes ont déployé des moyens considérables pour la retrouver. En vain. Et toi, tu prétends mieux faire qu'eux ?

- Et pourquoi pas ?

Rouge et hérissée comme un petit coq de combat, Maguelone, faisait face à son ami Gèli.

- Pas la peine de te dresser sur tes ergots. Je sais que tu te lances dans des entreprises périlleuses. C'est ta spécialité. Mais sois un peu raisonnable.

- Elle ne s'est tout de même pas volatilisée !

- Qu'en dit ton père ?

- Que c'est l'œuvre de trafiquants d'enfants.

- Et tu comptes t'attaquer à eux ? Avec quelles armes ? Tes poings ?

- Je trouverai bien, répliqua Maguelone avec entêtement.

- Crois-tu que les archers t'aideront encore ? Notre dernière intervention en ta faveur nous a valu une punition collective. Tu l'as oublié ?

- C'était pour disculper un innocent !

- Je ne mets pas en doute le bien fondé de ta cause, mais tout de même, laisse pour une fois les adultes s'en occuper.

- Si vous ne m'aidez pas, je me débrouillerai toute seule !

- Je te souhaite bien du plaisir, riposta Gèli, approuvé par Aubréa sa sœur.

Cette dernière, qui jalousait Maguelone, ne perdait jamais une occasion de la contrer. Elle se réjouissait que son frère se désolidarise d'elle. Elle n'avait que ce qu'elle méritait ! Toujours à imaginer des coups pendables ! Elle entraînait les garçons dans ses aventures, et ces nigauds la suivaient tête baissée ! Pour une fois, Gèli manifestait un peu de bon sens, preuve que l'influence sur lui de Maguelone déclinait. Tant mieux ! Aubréa, qui devait s'occuper de ses frères et sœurs, enrageait. Elle avait toujours envié la liberté de la fille du médecin. Depuis la mort de sa mère, son père la gâtait trop.

Mailis ne dit rien, mais elle glissa sa petite main dans celle de Maguelone.

- Si tu veux, je t'aiderai, promit-elle avec ferveur.

- Sûrement pas ! gronda Aubréa, mécontente.

Mailis, tu n'avais pas une broderie à finir ?

- Ça peut attendre, protesta l'enfant, mais Aubréa la saisit d'une poigne ferme et l'emmena.

Même le jovial Jaufre semblait se désintéresser de

la question. La trahison n'était pas loin. Partagé entre Gèli et Maguelone, il avait visiblement choisi son camp.

Maguelone se sentit déçue. La défection de ses amis l'affectait profondément. Ils avaient partagé tant de choses ensemble ! Des jeux, des plaisirs, mais aussi des dangers. Que leur arrivait-il ?

- Toi, Pythéas, tu pourrais m'aider, murmura-t-elle au petit singe, qui se blottit contre sa poitrine.

L'animal la fixa de ses petits yeux noirs. Leur expression semblait presque humaine. Il émit un léger gémissement. Il semblait comprendre son désarroi.

Il faut dresser des plans, songea Maguelone. Imaginer l'itinéraire de l'enfant.

Les possibilités n'étaient pas innombrables.

Mais avant, il fallait qu'elle s'assure d'une chose. Pour cela, elle avait besoin du concours d'Habiba, la servante.

Elle entra dans la cuisine où la jeune femme s'affairait. Elle était en train de couper en menu morceaux des pommes, poires, des abricots secs, des pruneaux, des amandes et des noisettes, pour accompagner le poulet qu'elle avait découpé.

- Mmm, un brouet sarrasin, s'extasia Maguelone, qui avait reconnu les préparatifs. Il n'y a que toi pour le réussir aussi bien.

Sa voix s'était faite enjôleuse.

- Le docteur aime ma cuisine, dit Habiba, flattée.

- Il n'a pas tout fini hier ? s'enquit Maguelone, un peu inquiète. Tu as bien quelques restes de la veille ?

- Tu as faim ?

- Pas exactement, mais...

- Toi, tu mijotes quelque chose, fit Habiba d'un ton méfiant. Je peux savoir ce dont il s'agit ?

- Juste une action charitable, prétexta Maguelone. C'est bientôt Noël et...

- Laquelle ?

- Rendre visite à une accouchée. Je pensais lui apporter un peu de bouillon, et de quoi reprendre des forces.

Habiba se radoucit.

- Je vois. Tu veux parler de cette va-nu-pieds qui a perdu sa petite fille.

Le ton était grondeur, mais les yeux souriaient.

- Ce n'est pas une va-nu-pieds. Juste une comédienne.

- Quelle différence ? Ces gens-là vivent de mendicité. Ils n'ont pas de toit et parcourent les routes. Ils dorment Dieu sait où.

- Les pèlerins aussi, s'indigna Maguelone.

- Tsst, tsst. Ne fais pas la raisonneuse, mademoiselle j'ai-réponse-à-tout. Je sais ce que je dis. Les pèlerins cherchent Dieu. Ces gens-là sont des vagabonds. Ils feraient mieux de travailler et de veiller sur leurs enfants.

- Ils exercent leur art et divertissent les gens.

- Quel art ? À-t-on besoin des prouesses de saltimbanques ? Ils ne vivent pas convenablement. À chacun selon ses mérites.

- Mais elle vient juste d'accoucher. Ne sois pas si cruelle, Habiba.

La servante la toisa avec sévérité.

- Tu m'implores, à présent ! C'est bien parce que je ne veux pas qu'on m'accuse de manquer à la charité ! Avec ta grand-mère aveugle, il faut bien que quelqu'un tienne ici les cordons de la bourse. Je n'aime pas qu'on gaspille les biens du docteur. Que deviendra cette maison si tu te montres aussi prodigue ? Il est grand temps pour toi d'apprendre l'économie domestique !

- Tu as raison, fit Maguelone, en signe d'apaisement.

En maugréant, Habiba sortit du garde-manger un plat de terre vernissée brun, ocre et vert.

- Tiens, voici quelques restes. Ils n'auront qu'à les réchauffer. S'ils ont du feu, ajouta-t-elle avec hauteur. De penser à tous ces enfants affamés me fait peine.

- Je le savais, exulta Maguelone en l'embrassa.

Habiba se dégagea de l'étreinte.

- Mais je te préviens, jeune fille, c'est la dernière fois !

Jusqu'à la prochaine, songea Maguelone en s'éclip-sant.

La jeune femme allongée dans le chariot était pâle comme la mort.

Le sang avait quitté ses joues. Ses yeux reflétaient l'anxiété. Ses mains s'agitaient convulsivement. Deux papillons égarés.

Posé contre sa poitrine, le nourrisson tétait goulûment. L'angoisse de sa mère ne semblait pas l'affecter.

- Je vous ai apporté des vivres, dit Maguelone avec douceur. Il faut manger.

- Je sais.

- Où sont passés votre mari et vos autres enfants ?

- Ils préparent la prochaine représentation. Le spectacle continue, ajouta-t-elle d'un ton amer. Mais pas la vie.

D'un geste brusque, elle essuya une larme.

- La vie aussi, dit Maguelone. Ne désespérez pas. On la retrouvera.

- Quand ? Chaque heure qui passe est un supplice ! Une si mignonne petite fille ! Qui voudrait lui faire du mal ? Un monstre, assurément. Elle est innocente.

- Parlez-moi d'elle. Vous voulez bien ?

- Elle ne pleure jamais. Un vrai rayon de soleil. Je brossais ses cheveux tous les jours, pour qu'ils brillent dans la lumière. Elle avait des boucles soyeuses, douces au toucher. C'était ma préférée. J'ai honte de le dire. J'en ai été punie.

- Ne le croyez pas. C'est parce qu'elle est calme et jolie qu'un ravisseur l'a enlevée. Vous n'y êtes pour rien.

- Parfois, je déteste ce bébé. S'il n'était pas venu si tôt !

- Il a besoin de vous. Prenez en soin.

La jeune femme esquissa un faible sourire.

- C'est vrai, pauvre créature. Merci d'être venue, et d'avoir apporté tout ça. Ce soir, mes enfants pourront manger à leur faim. J'ai toujours peur que la misère les emporte. Si Alis pouvait m'être rendue pour Noël, je serais si heureuse ! Je ne me plaindrais plus de rien.

- Elle sera là avant.

- Tu crois ?

- J'en fais le serment. Je la chercherai dans toute la ville. Promis.

Elle n'ajouta pas qu'elle détruirait une par une ses murailles. Cela eut semblé un peu excessif.

La jeune femme parut rassérénée. Le bébé avait finit de têter. Elle le tint levé, pour qu'il fasse son rot. Il éructa bruyamment.

- Tu veux le porter un instant, pendant que je relace mon corsage ?

- Avec plaisir.

Maguelone tint le bébé un instant. Il ne pesait rien.

- Vous n'avez repéré personne, dans la foule ?

- J'étais concentrée sur mon texte. Et ces maudites contractions. Je n'ai rien vu de spécial.

- Et les enfants ?

- Je leur ai posé la question. C'était difficile, avec les fumées, pour ceux qui jouaient les démons. Mais les anges n'ont rien remarqué. Alis était sur scène, avec eux. Les plus grands se sont précipités pour me voir, en l'oubliant. Ils ne se souviennent pas du reste. Avec la confusion qui a suivi, beaucoup de choses ont pu se passer. Quelqu'un l'a détachée de son harnais, et l'a emportée.

- Elle ne pouvait pas le faire seule ?

- Elle n'a que deux ans. Ses petits doigts sont malhabiles. Nous veillons à ce qu'elle ne puisse le défaire. Question de sécurité.

- Je comprends.

- Mon mari a retrouvé le harnais. Le ravisseur l'avait laissé.

- Comment un enfant vêtu en ange n'a-t-il pas attiré l'attention ?

- Je l'ignore. Il faisait sombre. Peut-être étaient-ils plusieurs. Ils avaient peut-être une cachette à proximité.

- Ils n'ont pas pu sortir de la ville. Les gardes ont

été avertis.

- Pas quand elle a disparu. Un long moment s'est écoulé. Elle est si petite. On peut la dissimuler dans un sac.

C'était plausible.

Maguelone réfléchit. Pour l'instant, elle ne disposait d'aucune piste. Certes, une enfant ne se volatilise pas ainsi. Il n'y avait là aucune magie. On ne partait pas sans laisser de traces.

Avec un peu de chance, elle retrouverait des témoins. On la connaissait, en ville. Beaucoup de gens faisaient confiance à son père. Le docteur Calcombe était unanimement respecté. Il se rendait même chez des patients très pauvres. Non seulement, il n'exigeait pas de paiement, mais laissait parfois des remèdes ou des provisions.

Ne s'était-elle pas montrée imprudente, en promettant le retour de l'enfant ? Elle détestait les fanfaronnades. Elle avait voulu apaiser les craintes de la jeune mère. Ne disait-on pas que l'espoir fait vivre ? Si quelqu'un en avait besoin, c'était bien la comédienne.

Le bébé dormait. Sa respiration régulière était apaisante.

- Ne t'inquiète pas, je te ramènerai ta sœur, fit-elle en l'embrassant. Le bonnet, sur le sommet du crâne, était élimé et presque gris d'usage. Elle se promit d'apporter quelques vêtements.

La jeune mère la suivit du regard.
Son expression serra le cœur de Maguelone.
Coûte que coûte, elle devait tenir sa promesse.

7

- Avez-vous vu une petite fille blonde ?
Pas plus haute que ça ?

- Quand ?

- Hier soir, à la tombée de la nuit, ou plus tard.

- Hier soir, il faisait froid. Je suis resté assis au coin
du feu.

- Hier soir, je me suis dépêchée de me mettre au
chaud.

Les réponses variaient peu. Maguelone sentait
l'inquiétude monter.

La tâche qu'elle avait entreprise lui paraissait tout
à coup impossible.

Que s'était-elle imaginé ? Si des adultes n'avaient
rien trouvé, pourquoi réussirait-elle ? Peut-être s'était-
elle montrée trop orgueilleuse. Ou trop confiante.

Trouver un enfant disparu n'avait rien de facile. À
présent, elle mesurait son impuissance.

Si un ravisseur avait enlevé Alis, il se trouvait
déjà loin. À Mende, Marseille, ou à Toulouse. Des
trafiquants d'enfants n'auraient pas couru le risque
de demeurer en ville. Avec l'approche des fêtes, le
nombre de colporteurs, marchand et saltimbanques

s'était multiplié. Noël constituait une période privilégiée pour les affaires. Aussi le guet redoublait-il de vigilance.

Dans ce cas, on ne reverrait jamais Alis. Les enfants grandissent vite. Dans un an, elle serait méconnaissable. Trop jeune pour se souvenir, elle aurait oublié sa famille et son nom. On pourrait même la faire passer pour un garçon. Ce n'était pas la fille d'un seigneur. La police ne ferait pas beaucoup d'efforts pour une enfant de saltimbanques. Ces familles-là n'avaient pas d'attaches. Elles se déplaçaient au gré du vent. Qui pleurerait Alis, hormis les siens ?

Maguelone espérait que du nouveau se produirait. Elle ne devait pas renoncer. Mais sa détermination s'était provisoirement effritée. Elle se sentait découragée. Quels mauvais traitements certains individus infligeaient-ils à une enfant de deux ans ? Elle essaya de repousser l'image des sévices, des coups et de la faim, mais en vain. La vision d'une petite fille terrorisée et affamée passait devant ses yeux. On l'avait jetée dans une espèce de cachot sans fenêtres. Un vrai cul de basse fosse. La paille humide sentait l'urine et le moisi. Effrayée, elle levait un bras devant son visage pour se protéger.

Maguelone avait toujours eu beaucoup d'imagination. Les récits d'Habiba, contes arabes, histoires de caravanes et de marchands d'esclaves, avaient contribué à la développer. La servante était une conteuse

née. Avec une bribe d'histoire, elle était capable de construire une épopée. Elle possédait l'art de broder et d'enjoliver. Maguelone adorait cela.

Mais ce jour-là, elle n'avait pas de quoi se réjouir. Après une journée de recherches infructueuses, elle prit le parti de rejoindre ses amis. Ils traînaient souvent à la Grande Canourgue. Peut-être se résoudraient-ils à l'aider dans sa quête.

Hélas, ils ne se montrèrent guère encourageants. Sauf Mailis.

Aubrèa l'accueillit d'un méprisant : « Je te l'avais bien dit ». Gèli resta silencieux. Il paraissait fâché. Le jovial Jaufrè se contentait d'engloutir gaufre sur gaufre. Maguelone, qui pourtant l'aimait bien, en éprouva une vive colère.

- Comment peux-tu t'empiffrer, après ce qui s'est passé hier ? lui jeta-t-elle, impatientée.

- Eh bien quoi ? Que je me laisse mourir de faim, qu'est-ce que ça changerait ? On ne la retrouverait pas plus vite. Ses parents peuvent toujours faire un vœu.

Maguelone allait répondre vertement. Gèli la devança.

- Tu sais très bien qu'il n'y est pour rien, Maguelone. Pourquoi t'en prendre à lui ?

Toi aussi, tu me trahis, faillit répondre Maguelone. Elle ravala le terme *Judas* ! qui lui venait spontanément aux lèvres.

Comment avaient-ils pu en arriver là, eux qui ne se disputaient jamais ? Ils étaient amis depuis leur plus tendre enfance. Ils avaient partagé les jeux, les chagrins et les peines. Ils s'épaulaient mutuellement. Que leur arrivait-il ?

- Ne te fâche pas, Maguelone, intervint Mailis en levant sur son amie un regard plein d'innocence.

L'intervention de la petite l'apaisa. Elle se sentit soudain plus épuisée qu'irritable. Après sa leçon de grec (le professeur lui avait reproché sa distraction, et l'avait punie de quelques coups de férule), elle avait passé la journée à battre le pavé. À poser des questions restées sans réponse. Tous ses efforts étaient demeurés vains. Alis restait introuvable.

- Tu en veux ? fit Jaufré, décidément peu rancunier.

Il tendit à Maguelone un généreux morceau de gaufre. Elle mordit dedans avidement, et s'aperçut qu'elle mourait de faim. Rien d'étonnant à cela.

- À force de rôder comme un chat de gouttière, tu vas finir par dépérir, remarqua Jaufré.

Dans la bande, il avait toujours manifesté un grand sens pratique.

- Merci de te soucier de ma santé.

Avait-elle employé un ton sarcastique ? Le visage de Jaufré adopta une expression froissée. En silence, il continua à mastiquer sa gaufre.

- Tu prends les choses trop à cœur, Maguelone. Tu

ne devrais pas.

Gèli, comme à son habitude, entendait faire office de médiateur.

- Pourquoi ? Vous préféreriez que le malheur des autres me laisse indifférente ?

- Ne te charge pas d'un fardeau trop lourd.

- Mes épaules le supportent très bien.

Pur mensonge.

- Tu es toute pâle, remarqua Aubréa.

Cette diablesse ne perdait jamais une occasion de se taire. Maguelone haïssait son ton sentencieux. Une donneuse de leçons qui se prenait pour une adulte. Voilà ce qu'elle était !

- Je n'ai pas besoin de tes appréciations.

Et, laissant ses amis un peu désarmés, Maguelone s'éloigna d'un pas vif.

- Quelle mouche l'a piquée ? s'exclama Jaufré, surpris. Sa figure rebondie exprimait l'étonnement le plus total.

- Elle est inquiète, voilà tout.

Gèli, mieux que quiconque, connaissait Maguelone, ses humeurs, ses foucades. Dans le groupe, c'était sa préférée. Mais sur ce point, il trouvait qu'elle exagérait.

- Cela lui passera, conclut-il.

- Pour une fois qu'elle se soucie de quelqu'un d'autre que sa petite personne, fit Aubréa, méprisante.

Dans sa voix perçait la malveillance. Le ton fielleux n'échappa pas aux garçons. Ils connaissaient trop bien les sentiments de celle-ci.

- Tu es injuste, remarqua posément Géli. Maguelone a du caractère, mais un cœur généreux.

- Tu la défends, maintenant ?

Aubréa sentit qu'elle se crispait.

- Quand c'est nécessaire, oui.

- Voyez le preux chevalier ! ironisa Aubréa.

Géli ne répondit pas. Le frère et la sœur s'affrontèrent du regard. Ce fut elle qui baissa les yeux la première.

- Très bien, jeta-t-elle, dépitée. Continue à jouer les paladins. Tu n'es qu'un bouffon. Ta précieuse Maguelone se joue de toi.

Elle enrageait.

Elle savait bien, dans son for intérieur, que la fille du docteur avait encore gagné.

Le lendemain, Maguelone se sentit bien mieux. Vive et pleine d'énergie. Peut-être était-ce dû au soleil radieux, qui s'était décidé à percer la couche de nuages. Il y avait encore de beaux jours en décembre, même s'ils raccourcissaient inéluctablement.

Après le solstice, viendraient les signes annonciateurs du printemps. Il faudrait patienter encore un peu. Mais Maguelone avait hâte de voir les amandiers en fleurs. Des roses de Noël commençaient à fleurir dans son jardin, comme un heureux présage.

L'ellébore avait la propriété de guérir la folie. Peut-être le docteur en prescrirait-il à Clarmonda.

Pour l'instant, elle avait pris une grave décision.

Elle était déterminée à continuer son enquête.

Certes, elle avait interrogé divers témoins sans succès, et quadrillé le quartier. Mais elle n'avait pas tout épuisé. Elle recommencerait à parcourir les rues, en quête du moindre indice.

Tôt le matin, Pythéas juché sur son épaule, elle avait rejoint le chariot des comédiens. Ils s'entassaient tous ensemble sous une grande bâche délavée par les intempéries. Le père était parti chercher des

provisions. La mère, son dernier-né suspendu au sein, paraissait dolente. Les autres enfants dormaient encore tête-bêche. Seul un garçon, juste levé, s'amusa avec le petit singe.

Maguelone avait apporté quelques restes. Une bouillie d'avoine et un peu de pâté en croûte qu'elle avait chapardés à l'insu d'Habiba, dont la générosité s'avérait ponctuelle. La servante craignait de nuire aux intérêts du docteur. Mais Maguelone, moins scrupuleuse, se montrait d'un autre avis. Cette famille éprouvée avait besoin d'être nourrie, et consolée. Elle avait aussi fait un ballot de ses vêtements d'enfant, que tante Barbe n'avait pas réquisitionnés pour ses oeuvres de charité.

- Auriez-vous un objet ayant appartenu à Alis ?

La jeune femme secoua négativement la tête.

- Nous sommes très pauvres. Tout ce qu'elle possède, elle l'avait sur le dos. Les petits se passent les vêtements de l'un à l'autre. Je les ravaude, jusqu'à ce qu'ils soient complètement usés.

Le don de Maguelone tombait bien.

- Pas de poupée, pas de jouet ?

- Non. Je n'ai même pas assez de lait, ajouta la jeune mère, d'un ton de regret.

Comme si ce dernier détail accentuait sa précarité.

Qu'avait espéré Maguelone ? Qu'un miracle lui ferait retrouver l'enfant ?

Un peu désappointée, elle quitta la jeune femme et son bébé. Elle devait reconstituer le trajet emprunté par Alis. Le soleil baignait les rues d'une vive lumière, mettant à nu chaque détail. Il révélait ce que l'absence de clarté des jours précédents avait dissimulé.

C'est ainsi qu'elle aperçut le fragment. Un morceau de tissu brillant.

Il s'était enroulé à une grille en fer forgé. En passant, l'enfant avait dû accrocher une de ses ailes. Un fragment s'était détaché. La veille, la lumière était trop faible. Mais aujourd'hui, le soleil le faisait étinceler.

Le cœur de Maguelone bondit dans sa poitrine. Enfin, elle avait un indice.

Son enthousiasme s'évapora très vite. Alis était passée par là. Elle était probablement vivante, mais ensuite ?

Le morceau était situé trop haut. Son emplacement ne correspondait pas à la taille d'une fillette de deux ans, ce qui signifiait que son ravisseur avait dû la porter. Était-il seul ? Avait-il des complices ? L'étoffe usée jusqu'à la trame avait cédé.

Comme Maguelone réfléchissait, elle vit la folle s'avancer à sa rencontre. Elle espéra que cette fois, les garnements ne la pourchassaient pas. Son inquiétude s'avéra de courte durée. Elle n'avait rien à craindre. La journée n'étant pas chômée, les apprentis travail-

laient. Leurs patrons ne donnaient pas facilement congé. À moins que ce dernier ne fût définitif. Pour cause de paresse, incompétence, vol ou ivrognerie.

Elle scruta attentivement la rue. Rien. Pourtant, le comportement de Pythéas s'avérait moins paisible qu'à l'accoutumée. Elle supposa que son agitation venait de la présence de Clarmonda. Les animaux agissaient de façon instinctive. Ils percevaient le déséquilibre des humains. Cela les perturbait.

La folle dodelinait de la tête. Ses longs cheveux emmêlés étaient couronnés de feuilles et de fleurs sauvages, dans une tentative de coquetterie dérisoire. Son corsage délacé laissait entrevoir une poitrine maigre et osseuse. Une veine bleutée palpitait à sa tempe. Elle chantonait, de sa voix aigre de fausset.

Soum soum soum

La fleur de coquelicot

La colchique et le pavot

Ses mains décharnées agrippèrent celles de Maguelone. Elle approcha son visage du sien et susurra, en confidence

- Je vais te dire un secret. Tu ne le répéteras pas ?

Maguelone essaya de se dégager de l'emprise de Clarmonda. Mais celle-ci faisait montre d'une énergie insoupçonnée.

- Le diable a mis sa culotte à l'envers.

Elle éclata d'un rire étrange, qui s'acheva dans une toux.

Malgré toute la pitié qu'elle éprouvait pour elle, Maguelone se souciait peu de ses propos incohérents. Elle avait mieux à faire. Quel témoignage Clarmonda aurait-telle pu lui fournir ? À supposer qu'elle ait vu quelque chose, elle était incapable d'un discours raisonné.

- Laissez-moi passer.

La folle la dévisagea avec une expression affolée.

- C'est bientôt l'arc-en-ciel. Les sorcières se peignent. Sais-tu que les anges ont chanté à mon mariage, fillette ? Et que les cloches ont sonné trois fois ?

Visiblement, elle déraisonnait.

- Ding dong, ding dong.

À présent, Clarmonda balançait la tête d'avant en arrière, en imitant le bruit d'un carillon.

- Félicitations, fit Maguelone poliment.

La femme la lâcha. Les yeux mi-clos, un sourire d'extase sur les lèvres, elle se remit à chantonner :

Soum soum soum

La nacelle et le vaisseau

Se sont endormis sur l'eau

Maguelone en profita pour s'échapper.

- D'où viens-tu ? fit sévèrement Habiba. Ta grand-mère est fort mécontente.

Maguelone esquissa un geste vague.

- Ce n'est guère convenable, pour une damoiselle, de rôder dans les rues. En compagnie d'un singe, de surcroît. Que doivent penser les gens ? Tu te fais grandelette, à présent. Et ta jupe est toute crottée.

Maguelone jeta machinalement les yeux sur l'ourlet. Une bande de boue le décorait grossièrement.

- Tu ne te soucies guère des lessives que tu me donnes. Il faudra que tu viennes un jour au lavoir. Tu te montreras peut-être plus soigneuse.

- Désolée, fit Maguelone.

Elle n'entendait pas peiner Habiba. La servante lui avait quasiment servi de mère. Elle l'avait dorlotée, quand elle était malade, baignée et nourrie toute son enfance. Elle lui cuisinait les douceurs qu'elle aimait. Avec ses bonnes joues, ses mains calleuses, sa silhouette dodue, elle incarnait la chaleur du foyer.

Ce n'était pas pour rien que son nom signifiait *chérie*.

- Et tu as distribué les restes sans ma permission,

je me trompe ?

- Oui, fit Maguelone, qui baissa la tête dans un semblant de contrition.

Elle était repassée voir les comédiens, pour leur montrer le fragment de tissu. Quand elle parvint au chariot, des éclats de voix l'assaillirent. L'homme et la femme se disputaient. La voix de la jeune mère était plaintive. Celle de l'homme exprimait une vive irritation.

- Tu aurais dû les surveiller. C'est de ta faute. Et maintenant tu veux qu'on parte d'ici. Je ne m'en irai pas avant d'avoir retrouvé Alis.

- Et que faire de plus ? répondait l'homme. Nous avions prévu de passer à Aigues Mortes. Nous devrions y être, à présent, si tu n'avais pas accouché prématurément.

- Tu sais très bien que je ne suis pas en état de voyager !

- Ni de jouer, je présume. Billevesées ! Ce bébé aurait pu attendre. Il nous fait perdre beaucoup d'argent.

- À qui la faute ? Le voyage a précipité les choses. Avec tous ces cahots !

La voix de l'homme se radoucit, preuve qu'il se sentait coupable. L'agressivité fit place à la justification.

- Je te laisse encore deux jours, avant de remonter sur scène.

- Avec un nourrisson ? fit la femme, incrédule.
- Tu seras parfaite pour jouer la Vierge. Les gens se montreront généreux.

Maguelone crut entendre des pleurs d'enfant.

Elle s'approcha du chariot.

- Que viens-tu faire ici ? questionna l'homme rudement.

- Laisse-la. Elle a promis de retrouver Alis.

L'homme examina Maguelone d'un œil goguenard. Celui du maquignon auquel on présente une rosse borgne et boiteuse, sans même l'avoir maquillée.

- Cette demi-portion ? Laisse-moi rire !

- Justement, intervint Maguelone avec aplomb. Vous reconnaissez ceci ?

Elle présenta à la jeune femme le fragment de tissu brillant.

Le sang reflua du visage de l'accouchée. Elle parut bouleversée.

- C'est un morceau de l'aile de son costume d'ange.

- C'est bien ce que je pensais.

Une expression satisfaite se peignit sur le visage de Maguelone.

- Où l'as-tu trouvé ?

- En ville, pas très loin d'ici.

- Tu crois pouvoir nous la ramener ? fit l'homme, d'un ton grondeur.

La découverte ne semblait pas le ravir.

Un soupçon effleura Maguelone.

Se pouvait-il qu'il fût pour quelque chose dans cette disparition ? Il ne semblait pas très désireux de la revoir. Avec le bébé, la famille comptait une bouche de plus. La venue d'un nourrisson constituait un fléau. Il y avait si peu à partager.

Et si c'était là le mobile ? Peut-être avait-il des complices, qui s'étaient chargés de la faire disparaître. À moins qu'il ne l'ait vendue ? Combien pouvait se négocier une jolie petite fille, aux boucles blondes et aux yeux bleus ? Fort cher, probablement.

Les comédiens, avec leur nombreuse famille, ne pouvaient même pas s'offrir le luxe d'une auberge, si fruste soit-elle. Ils s'entassaient dans ce chariot misérable. L'air passait par les interstices, les exposant au froid glacial de l'hiver. Il fallait que les enfants fussent solides pour résister. Le visage émacié de la jeune femme semblait témoigner d'une faim permanente. Elle manquait de lait, ce qui expliquait les pleurs du bébé.

Il n'était pas rare que des parents louent leurs enfants pour de menus travaux. Les grossesses multiples renforçaient la misère. Mais que pouvait-on faire d'une fillette d'un âge aussi tendre qu'Alis ? Ses doigts menus étaient encore trop malhabiles pour tisser des tapis. La faire mendier, peut-être ? Une enfant aussi jolie qu'elle attendrait les passants.

Maguelone repoussa les pensées qui lui avaient traversé l'esprit. Et pourtant, l'homme ne lui inspirait pas confiance. Elle n'aimait pas la façon dont il rudoyait sa femme. Une accouchée méritait des égards. Hirsute, mal rasé, il avait plus l'air d'un bandit de grand chemin que d'un artiste. Juste bon à détrousser les voyageurs. La disparition de sa fille ne semblait guère l'affecter.

Même s'il n'était pas coupable, peut-être espérait-il ne pas la retrouver. Cette disparition représentait peut-être un soulagement, après la naissance du dernier. Alis devait être sevrée. Le nourrisson ne coûtait, pour l'instant, que le lait de sa mère. Autant dire, rien. L'absence de sentiments paternels n'étonnait guère Maguelone. Dans certains milieux, on ne s'attachait pas aux enfants. Il en mourrait beaucoup. À quoi bon aimer ce qu'on risquait de perdre ? Un enfant était parfois moins considéré qu'un chien, un cheval ou une vache. Maguelone en était consciente.

- Tu m'as entendu ? Décampe, reprit l'homme féroce.

- Laisse-la, protesta faiblement la femme.

Ses doigts étreignaient le morceau de tissu. Maguelone en eut pitié.

- Mêle-toi de tes affaires, ajouta l'homme, sarcastique. Nous ne sommes pas tes pauvres, Dieu nous garde. J'ai encore un peu de dignité. Et pas de temps à perdre avec de faux espoirs.

Pour ponctuer sa déclaration, il cracha au sol. Dans la main de la jeune femme, le fragment brillant évoquait une poupée de chiffon. Elle le respirait, cherchant à inhaler l'odeur du corps d'Alis. Le bébé se mit à hurler, pour capter l'attention de sa mère.

- Hors d'ici, reprit l'homme.

Avec brutalité, il empoigna Maguelone, et, malgré ses protestations, la déposa un peu plus loin.

- Il va y avoir un autre spectacle, fit Mailis, tout excitée.

- Tu crois cela ? intervint Aubréa, méprisante.

- Je ne crois pas, je sais. Le crieur public l'a annoncé tantôt.

Aubréa esquisssa une moue méprisante.

- Comment peut-on être aussi insensible ? Ils ont perdu une petite fille.

- Ils doivent manger, intervint Géli.

- Tu as vu comment ils vivent ?

Les comédiens occupaient une place à part dans la société, un peu au-dessus de la caste des mendiants. Aubréa n'échappait pas aux préjugés.

Qu'importe ? Ils fascinaient Maguelone. Le spectacle l'avait éblouie. Elle s'émerveillait des images, du mouvement, des effets d'illusion. Les voleries et les apparitions, surtout, la ravissaient. Elle avait la tête farcie de couleurs, de danses et de chants.

- J'ai trouvé un indice, annonça-t-elle fièrement.

La moue d'Aubréa s'accentua.

- Je pensais que tu avais renoncé à chercher.

- Tu me connais mal.

- Montre le nous, demanda Jaufré, intéressé.

- Je l'ai fait voir à la mère d'Alis, et je n'ai pas eu le cœur de le lui reprendre. Elle le berçait comme un poupon.

- Tu mens, fit Aubréa, méprisante.

- Bien sûr que non.

- menteuse, menteuse !

La voix d'Aubréa vira dangereusement vers l'aigu. Maguelone se jeta sur elle, toutes griffes dehors. Les garçons durent s'interposer pour les séparer.

- Assez, les filles ! Maguelone, comment veux-tu qu'on te croie, si tu n'as pas de preuves ?

- J'ai découvert un fragment d'aile d'ange.

- Ou cela ?

- Dans la rue.

- Et c'est tout ?

- La mère d'Alis l'a identifié. C'est elle qui coud les costumes. Elle l'aurait reconnu entre mille.

- Les recherches ont été officiellement interrompues, annonça Jaufré. On pense qu'elle s'est noyée dans le Lez, ou le Verdanson.

- C'est bien loin, objecta Aubréa.

- Les enfants marchent énormément.

En dépit de leurs petites jambes, ils galopaient.

- Elle n'avait que deux ans.

- Que comptes-tu faire ? interrogea Géli.

- Tu me crois, maintenant ?

- Ai-je le choix ?

Face au regard rieur de Gèli, Maguelone oublia leurs différends.

- Continuer à chercher. Je suis sûre qu'elle est vivante. J'ai bien l'intention de la retrouver.

- L'espoir fait vivre, commentant doctement Aubréa.

Un sourire narquois flotta sur ses lèvres.

- Et si vous goûtiez aux galettes d'épeautre, que j'ai apportées ? proposa Jaufrè. Elles sont excellentes avec un peu de crème fraîche.

Sous les yeux ébahis de ses amis, il déballa le contenu de son panier.

Le docteur était rentré plus tôt. Il fit honneur au repas préparé par Habiba, des cailles farcies de foies de volaille, de mie de pain trempée dans du lait et d'herbes aromatiques. Puis il enveloppa Maguelone d'un œil attendri.

- Tu te fais grandelette. C'est fou ce que tu ressembles à ta mère.

- Comment était-elle ?

- Vive et très jolie. De beaux yeux noirs, une bouche rouge incarnat, un teint de fleur. C'était la plus jolie fille de Montpellier. Elle avait le monde à ses pieds. Elle m'a choisi, moi. J'en suis tombé amoureux au premier regard. Elle faisait tout à ravir. Elle chantait et dansait comme les anges du paradis. Elle avait un tempérament de feu, tout comme toi. Une vraie petite flambée, quand elle se mettait en colère. Ensuite, elle s'apaisait et redevenait douce et tendre.

La nostalgie vibrait dans sa voix.

Il reporta son regard sur sa fille, sourit.

- Je pourrais peut-être suivre la suggestion de ta tante. Elle veut parfaire ton éducation. Qu'en penses-

tu, ma petite pouliche sauvage ?

- Sûrement pas ! s'exclama Maguelone, indignée.

Sa redoutable tante Barbe était la supérieure du couvent. Elle avait, sur l'éducation des filles, des idées radicalement opposées à celles du médecin. Heureusement, Guilhem Calcombe ne s'était pas laissé persuader du bien fondé de sa méthode. Il se montrait très fier de sa fille. Maguelone s'avérait plus intelligente que la plupart d'entre elles. En dépit de son côté rebelle, elle raisonnait juste.

La lueur de la chandelle faiblit légèrement. Habiba en apporta une autre.

- Je vous ai préparé une compote de coings aux épices.

Le docteur sourit d'un air gourmand.

- Toujours aussi fine cuisinière, Habiba.

La servante eut l'air flatté. Elle aimait qu'on apprécie sa cuisine, et adorait les compliments. Azalaïs, la grand-mère de Maguelone ne dînait pas avec eux. Elle se couchait tôt, et se levait à l'aube. Ce soir-là, elle s'était assoupie devant l'âtre. Elle somnolait de plus en plus.

- Ta grand-mère m'inquiète, constata le docteur. J'espère qu'elle passera bien l'hiver. Elle avait une vilaine toux, ces jours derniers. Je lui ai prescrit une tisane de coquelicot et un remède à base d'escargot.

Une image s'insinua dans l'esprit de Maguelone.

- À propos de coquelicot...



- Quoi donc ?

- Clarmonda chantait une bien étrange chanson. Je ne l'avais jamais entendue auparavant.

- Sans doute un air de sa composition. Elle est un peu fantasque.

- Les paroles aussi étaient bizarres.

- Il se peut qu'elle les invente au fur et à mesure. Vois-tu, la folie fait tenir des propos qui semblent étranges aux gens sains d'esprit. Elles ont probablement du sens pour ceux qui les profèrent.

- Elle avait l'air exaltée. Ses yeux brillaient de fièvre. Elle avait tressé des feuilles et des fleurs dans ses cheveux.

- Ne savais-tu pas que c'est l'un des symptômes de la folie ?

- Non. Tu devais d'ailleurs continuer ta leçon.

- C'est vrai. Ou en étions-nous ?

- Aux choses sérieuses.

- Les Grecs et les Arabes ont écrit sur la folie. Un médecin de Bagdad, Rhazes, prescrivait de les traiter par la parole et le jeu d'échecs. Il était disciple d'Avicenne, qui a formulé des conseils pour tous les cas. Comment faire manger quelqu'un qui refuse de s'alimenter. Comment persuader celui qui se prend pour un chien de cesser d'aboyer. C'est assez amusant. Mais il conseillait également les menaces, ou les verges. C'est absurde.

Arnaud de Villeneuve a rédigé deux traités,

De parte operativa et *De amore heroïco*. Il conseillait une thérapie fondée sur la confiance du malade envers le médecin. Il utilisait la persuasion et la suggestion. Ceci dit, lui aussi préconisait la trépanation. Parce que, disait-il, la matière morbifique* s'évacue vers l'extérieur. Les vapeurs nocives et les démons aussi.

- C'est ton opinion ?

- Je reste sceptique. D'ailleurs, il existe plusieurs sortes de fols. À chacun son remède. Il y a les enragés, les simples d'esprit, les fous d'amour. Les lunatiques : car les astres, comme Saturne ou la lune, exercent aussi une influence. Les énergumènes, dont le nom signifie, en grec...

- Sous l'emprise de...

- Très bien. Ce sont les possédés. Un fonctionnaire très apprécié du pape Jean XX, à la cour d'Avignon, a laissé des manuscrits étranges. Il s'appelait Opicius de Canistris. Il se prenait à la fois pour Dieu et le Saint Esprit. Il interpellait les prophètes. Il avait été victime d'une maladie grave, qui lui a laissé des séquelles.

- Et les bouffons ?

- Les fous à gages ? Ceux-là sont différents. Ce sont des comédiens qui feignent la folie. Ils jouissent d'une grande liberté de parole et conseillent les rois. Ils les confrontent à leur humanité : le fou, c'est l'homme à l'état de nature. Ainsi, tout comme les

* : Du latin morbus, maladie.

** : Traités pour apprendre l'art de gouverner.

*Miroirs des princes*** , ils leur évitent de devenir des tyrans. Mais si tu veux un avis médical, je dirai que la folie dépend des humeurs.

- Je sais, récapitula Maguelone. La bile noire, la mélancolie. La bile jaune, ou la colère. On trouve aussi le flegme et le sang. Les quatre fluides du corps.

- Exactement. Mais leur équilibre peut être rompu.

- Et c'est là qu'apparaît la folie, compléta Maguelone.

- Décidément, ma fille est brillante, s'émerveilla le docteur.

Il considéra Maguelone avec affection.

- Une alimentation saine permet de rétablir l'équilibre. En toutes choses, il faut éviter l'excès. On classe la folie en deux types : affections froides, la mélancolie et la léthargie. Affections chaudes : frénésie, folie furieuse. La frénésie provient d'un mélange de sang et de bile qui va jusqu'au cerveau et enflamme les méninges.

- Comment la reconnaît-on ?

- À ses nombreux symptômes. Une forte fièvre, qui dure. Un pouls altéré. Une décoloration des urines, une rougeur du visage et des yeux. La frénésie cause des maux de tête, des insomnies, de l'agitation, de l'agressivité, des hallucinations. Des délires, parfois. On appelle frénésie froide ou léthargie le flegme qui monte au cerveau. Le malade tremble de fièvre.

Il est abattu, souffre de délire et d'amnésie.

La manie résulte de l'association de la bile noire et de la bile jaune. Il n'y a pas de fièvre. Les patients sont euphoriques, parfois violents. Ils tiennent des propos incohérents, hurlent, sont sujets à l'hyperactivité.

La mélancolie vient du dérèglement de la bile noire. Un excès de sécrétions infecte le cerveau. Le patient est triste et craintif. Il se sent coupable et souhaite mourir. Ces fols là demeurent prostrés. Certains se tuent. J'ai connu un homme qui se croyait sans tête. Il a fallu lui prescrire de porter un capuchon de plomb pour qu'il prenne conscience de la sienne. Un autre se prenait pour un chat. Un autre pour un roi. Et celui qui était persuadé de porter le monde sur ses épaules... Un bien étrange cas... J'oubliais la mélancolie amoureuse, produite par la perte de l'être aimé.

La guérison consiste à rééquilibrer les fluides, par des remèdes, et une diète. De tempérament froid et sec, le mélancolique se voit prescrire des aliments chauds et humides. Il doit vivre dans un cadre chaud et lumineux. De caractère sec et chaud, le frénétique est soumis à un régime froid et humide. Il se trouve contraint de vivre au calme et dans l'obscurité.

- Comment les soigne-t-on ?

- Dans les cas les plus graves, on les attache et on leur rase la tête, pour leur éviter de s'arracher les cheveux. On leur donne des décoctions sédatives.



Platearius conseillait de délayer de l'opium dans du lait de femme, d'ajouter de la poudre de mandragore, d'en oindre le front et les tempes du patient. On utilise l'ellébore pour faire vomir les malades, mais aussi l'asaret et la noix vomique. On les purge avec du séné, de la coloquinte, de l'ellébore noir et de la casse. On prescrit aussi des saignées dans les cas de frénésie. Elles varient selon le lieu, la saison, l'âge du malade et la veine utilisée. Pour les léthargiques et les mélancoliques, ce sont les bains, chauds, froids ou tièdes. On conseille enfin des régimes : viandes jeunes, poissons, fruits mûrs, arrosés d'un vin clair et parfumé. La chirurgie, assez rare, est réservée aux cas désespérés.

- C'est passionnant, dit Maguelone avec ferveur. Tu as toi-même soigné des fols ?

- Je me limite aux blessures du corps. Je peux juste soulager l'angoisse. Souviens-toi des sœurs Amiel. Elles n'étaient pas folles. Avec quelques tisanes, j'ai calmé leurs insomnies. Mais pour certains malheureux, je ne peux rien. Dans certains cas, l'Église voit très mal qu'on se substitue à elle.

Maguelone soupira.

- Tu ne peux donc rien pour Clarmonda ? Elle a tenu des propos si étranges...

- Ne t'en soucie pas. Elle est malade depuis longtemps. Personne n'y prête attention. C'est la particularité des innocents. Elle demeure inoffensive. N'aie



crainte. Si j'entends dire qu'elle déraisonne trop, je lui rendrai visite. Une potion calmante, et tout rentrera dans l'ordre.

- Depuis quand se conduit-elle ainsi ?

- Tu étais très petite, tu ne peux te souvenir. Pendant une année entière, elle a hurlé à sa fenêtre.

- Pour quelle raison ?

- Une histoire terrible. Il y a eu une épidémie en ville. L'eau des puits s'est trouvée contaminée. La maladie a décimé sa famille. Elle seule a survécu. Son mari est mort, puis sa petite fille.

Maguelone dressa l'oreille.

- Une petite fille ? De quel âge ?

- Trois ans, je crois. J'ai oublié. J'ai soigné tellement d'enfants ! Elle était ravissante. Une fée aux boucles blondes.

- Blonde ?

Un soupçon commençait à germer dans l'esprit de Maguelone. À toute vitesse, elle additionnait les éléments.

- Elle a beaucoup souffert de sa mort ?

- Énormément. En devenant folle, elle a sombré dans l'oubli. La maladie est parfois miséricordieuse. Un désespoir trop fort. L'esprit humain mobilise toutes ses ressources, pour se protéger de la souffrance. Ceci dit, ne va pas croire qu'elle a enlevé Alis. C'est absurde. Elle ne ferait pas de mal à une mouche. Autant accuser un nouveau-né.

- Alis ressemble peut-être à sa fille.

- Voyons, Maguelone, tu vas trop loin.

- Où habite-t-elle ?

- À côté de l'église Saint Paul. Au cul de sac Saint Côme, pour être plus précis. Mais je te défends de l'ennuyer.

- C'est là que j'ai trouvé le morceau de costume.

Le docteur considéra sa fille avec sévérité.

- Il s'agit probablement d'une coïncidence. Ton imagination a fait le reste. Je t'interdis d'accuser cette malheureuse. Elle a suffisamment souffert. Tes soupçons aggraveront son cas. Les gens sont méchants. Ils se déchaîneront contre elle.

- Cela s'est déjà produit, constata tristement Maguelone.

Elle raconta à son père les brimades dont Clarmonda avait été victime. Le docteur soupira.

- Tu vois ! Il faut rester prudent. Les conséquences peuvent s'avérer très néfastes.

Il posa une main sur le front de sa fille.

- Toi-même, tu brûles de fièvre. Prends une décoction de saule avec un peu de miel, et oublie tout cela. Ensuite, couche-toi.

Le petit singe s'accrocha à son cou.

- Pythéas est de mon avis.

Maguelone obéit. Elle se sentait lasse.

Au milieu de la nuit, elle se réveilla.

Le petit singe s'agitait dans son sommeil. Peut-être rêvait-il.

Était-ce lui qui réveilla Maguelone ? Ou les souris qui la rongeaient ? Sa discussion avec son père la laissait insatisfaite. Pourquoi tout le monde lui demandait-il de renoncer ? Elle trouvait les adultes bien légers. Les hommes qui avaient patrouillé toute la nuit étaient revenus bredouilles. Sans conviction, d'autres avaient repris les recherches. On aurait dit que le sort de l'enfant ne les préoccupait guère. Ou qu'ils s'étaient résignés à un destin tragique. L'hypothèse de la noyade semblait privilégiée.

Si j'étais à leur place, songeait Maguelone, j'ordonnerais qu'on fouille toutes les maisons. Je remue-rais ciel et terre. Je n'excluais aucune possibilité, pour découvrir qui l'a enlevée.

Elle parvenait toujours à la même conclusion. Sa détermination s'était renforcée.

Il fallait qu'elle intervienne.

Elle demeurait consciente des failles des adultes. Ces derniers n'étaient pas parfaits, comme elle l'avait cru quand elle était petite. Ils avaient besoin qu'on

les aide. Maguelone connaissait le pouvoir de la ténacité. Elle ne renonçait pas facilement. Et savait que lorsqu'on poursuit un but, il fallait s'y tenir.

L'insomnie la tint éveillée un long moment. La lune se découpait dans le ciel, blanche et lisse comme un os rongé. Sa vive clarté illuminait la chambre, l'empêchant de se rendormir.

La pleine lune rendait nerveux, insomniaque. Le fait était avéré. On la soupçonnait de susciter les loups garous, de déclencher les crises de folie et les accouchements. Maguelone croyait volontiers aux deux dernières conséquences. Mais elle émettait des doutes sur l'existence des loups-garous. Des contes de la campagne, pour effrayer les enfants. Personne n'en avait jamais croisé.

Elle médita longuement sur ce point, propice à la réflexion, avant de se rendormir. Quand elle s'éveilla à nouveau, le jour était levé.

La nuit lui avait porté conseil. Elle avait pris sa décision. Et mûri un plan dans sa tête.

- Debout, paresseuse, fit la voix enjouée d'Habiba. Depuis longtemps déjà le coq a fini de chanter.

Elle obéit sans récriminer.

Elle avait trop envie de passer à l'action.

Elle avait résolu de ne rien dire à ses amis. D'ailleurs, ils n'étaient pas libres.

Gèli avait son entraînement chez les archers. Jaurfrè, son travail à la boutique. Quant à Aubréa, elle était toujours escortée de quelques marmots qui accaparaient son attention.

Il y avait Mailis. Maguelone l'aurait volontiers mise dans la confidence, mais la fillette était bien jeune. S'il lui arrivait quelque chose, son frère ne le lui pardonnerait pas. La disparition d'Alis suffisait. En dépit de la gentillesse et du dévouement de Mailis à sa cause, Maguelone préférerait ne pas compter sur elle. De surcroît, Mailis manquait d'initiative. Prompte à obéir, mais dépourvue d'esprit d'entreprise. L'autorité de sa sœur aînée la bridait. Maguelone, pour sa part, avait des idées à revendre. Dans ce cas précis, son sens de l'improvisation serait capital.

Son plan s'avérait un peu sommaire, mais il fonctionnerait. Maguelone avait repéré l'emplacement de la maison de Clarmonda. Elle l'attirerait à l'extérieur sous un faux prétexte, puis tenterait de s'introduire à l'intérieur. Les voisins n'avaient probablement rien

remarqué de suspect, sans quoi ils l'auraient dénoncée. En dépit de la proximité des maisons, l'épaisseur des murs étouffait les cris. Et puis, ils devaient être habitués à ceux de Clarmonda. Les fous criaient pour exprimer leur souffrance.

Maguelone espéra que l'enfant était bien traitée. L'âge de la fillette rendait sa situation critique. Était-elle sevrée ? Elle risquait de mourir, faute de soins. Pourvu qu'on ne l'ait pas séquestrée dans une cave humide. Maguelone imaginait le pire. Alis, chevilles et poignets entravés par une corde grossière, un baillon sur la bouche, trempé de salive et de larmes.

L'imagination de Maguelone excellait dans la représentation de scènes dramatiques. Elle voyait les yeux d'Alis, agrandis par la terreur, ses petites mains suppliantes, tendues vers elle. La folle pensait-elle à la nourrir ? À lui donner à boire ? À la couvrir suffisamment. Peut-être Alis gelottait-elle de froid, dans une pièce sans lumière et sans feu ? Cette idée terrifiait Maguelone. Elle doutait des capacités de la folle à s'occuper d'un enfant, grand ou petit.

Si seulement Alis avait été plus âgée ! Moins vulnérable, et plus capable de se défendre. Elle aurait pu appeler à l'aide, ou tenter de se sauver. Deux ans était un âge trop tendre. Peut-être, en toute innocence, avait-elle suivi sa ravisseuse. Clamonda avait pu la tenter avec un jouet, une friandise. L'enfant, qui ne possédait rien, avait été émerveillée par une

babiole. On appâtait si aisément les tout-petits avec des sucreries et des mots doux. Ils ne distinguaient pas le bien du mal et faisaient confiance aux adultes. Comment Alis aurait-elle pu identifier la folie ? Elle ne parlait peut-être pas encore. Beaucoup d'enfants de son âge se contentaient de gazouiller.

Il semblait surprenant que personne n'ait rien remarqué. Mais tous avaient eu les yeux rivés sur le spectacle. La venue inopinée du bébé l'avait prolongé, et concentré toute l'attention.

En pensée, Maguelone revit le visage émacié de la jeune mère. Puis celui, fiévreux, de Clarmonda. Elle avait toujours un air un peu égaré. Sauf la dernière fois que Maguelone l'avait croisée. Maguelone se souvint du sourire extatique qu'elle arborait. Était-ce la présence de l'enfant chez elle, qui avait provoqué ce changement d'expression ? Et que disait sa chanson ? En dépit des paroles décousues, il y avait ce refrain, *Soum soum soum*, qui revenait de façon obsédante. Comment n'y avait-elle pas prêté attention plus tôt ? C'était pourtant évident. Bien sûr, l'air était fantaisiste. Le texte, également. Maguelone n'avait pas prêté attention aux indices en sa possession.

Tout s'éclairait, à présent !

Soum, soum soum. Le mot désignait le sommeil.

La chanson était une berceuse !

La préoccupation majeure de Clarmonda éclatait au grand jour. Cette chanson, elle la chantait à sa

petite fille, emportée par une épidémie.

Maguelone eu froid dans le dos. Et éprouva une intense pitié. Elle se souvint que Clarmonda chantait déjà cet air, le jour où les trois garnements l'avaient attaquée.

Peut-être avait-elle aperçu Alis, pendant le spectacle des comédiens, voire pendant la parade. Son esprit brouillé par la douleur lui avait fait croire qu'il s'agissait de sa petite fille décédée. Un projet avait dû germer dans sa pauvre tête.

La folie donne de l'audace. Elle n'avait pas réfléchi aux risques. Ni supposé que l'enfant pouvait crier. Elle avait dû la voir désemparée. Elle l'avait prise par la main et s'était éloignée. Les choses s'étaient passées très simplement. Elle avait mis la fillette en confiance. Guilhem Calcombe disait que les fous étaient rusés. Maguelone le croyait aussi. De la ruse et de l'inconscience avaient permis à Clarmonda de contourner les embûches. Sa tentative avait réussi. Les gens étaient si habitués à la voir qu'ils n'avaient même pas remarqué sa présence. Elle faisait partie du paysage urbain.

Que disait la chanson, déjà ? Maguelone fit un effort de mémoire.

Soum soum soum

La fleur de coquelicot

Une noix pour tout berceau

Soum soum soum

Dors vite mon enfant

anges et fées te veilleront

Ce n'était ni décousu, ni illogique. Clarmonda chantait une berceuse. L'émotion suscitée par l'agression des garnements avait effacé les autres souvenirs de Maguelone. Ils revenaient à présent. Maguelone n'avait pas su interpréter des signes pourtant clairs.

D'autres avaient dû l'entendre sans réagir.

Il fallait faire vite. Maguelone s'habilla prestement. Devait-elle emmener Pythéas ? Elle hésita.

L'entreprise pouvait se révéler risquée. Le singe pouvait le gêner. Ignorant son regard suppliant, elle se précipita au-dehors.

Où vas-tu ? cria Habiba.

Maguelone négligea de répondre.

Sa mission n'attendait pas.

Mais la servante ne l'entendait pas de cette oreille.

Avec une agilité insoupçonnée, elle se rua dans l'escalier, dévala les marches, s'élança, et rattrapa Maguelone au moment où elle tournait au coin de la rue.

- Il n'en est pas question, ma belle ! Tu as chapardé de la nourriture pour donner à ces va-nu-pieds. Hier, tu es rentrée plus crottée qu'un barbet ! Tu as besoin d'une leçon !

- Lâche-moi, cria Maguelone.

Elle se débattit, mais Habiba la tenait d'une poigne ferme. Des passants s'attroupaient et commençaient à ricaner.

Maguelone détestait se donner en spectacle.

- C'est bon, je viens. Tu peux me lâcher, bougonna-t-elle, vexée.

Habiba ne desserra pas son étreinte. Elle la traîna, comme un malappris, jusqu'à la maison. Les joues de Maguelone brûlaient de honte.

Elle tenta de se plaindre à sa grand-mère, mais celle-ci ne voulut rien entendre.

- Tu n'écoutes rien. Tu n'en fais qu'à ta tête. Habiba

a raison. Tu l'accompagneras au lavoir. Le froid te remettra les idées en place.

- Mais j'ai à faire, protesta Maguelone. Une petite fille a disparu.

- Le guet s'en occupe. Aujourd'hui, tu aideras Habiba. Ça t'incitera à prendre soin de tes habits.

- Je...

- Tu préfères trois jours chez tante Barbe ?

C'était l'argument suprême. Maguelone baissa la tête, domptée.

La journée fut plus rude qu'elle ne l'aurait cru.

Tout d'abord, il leur fallut transporter de lourds ballots de linge. Une fois mouillés, ils lui semblèrent encore plus pesants. Maguelone dut subir les railleries des femmes du lavoir. Des matrones robustes, avec la langue bien pendue. Les moqueries fusaient, suscitées par la maladresse de Maguelone. Elle dut frotter les taches avec énergie. Habiba ne lui épargna pas les critiques. L'eau était glaciale, et bleuie par le savon. Les bras nus des lavandières rougissaient. Leur respiration se condensait en formant une légère buée. Elles soufflaient sous l'effort.

Maguelone n'imaginait pas que cela pouvait être aussi dur.

Elles mangèrent sur place un quignon de pain avec un peu de hareng fumé, et une pomme. Puis elles retournèrent à leur tâche. En plus des vêtements, il y avait des draps de lin, épais et rêches. Maguelone

éprouva une certaine satisfaction en voyant la crasse disparaître. Ils redevinrent d'un blanc immaculé.

Quand elles quittèrent le lavoir, il leur fallut encore marcher. Les bras de Maguelone étaient tout courbaturés. Ses épaules la brûlaient. Son corps lui paraissait de plomb. Tous ses muscles étaient douloureux.

Elle avait oublié le froid. Elle se sentait épuisée.

- Ce n'est pas fini, dit Habiba sévèrement.

Avec Habiba, Maguelone monta sur la terrasse pour étendre le linge.

- Il faudra le retirer avant la nuit, expliqua Habiba. Le gel le déchirerait. Nous le remettrons demain matin.

Ce sera sans moi, songea Maguelone, en faisant la grimace.

Désormais, elle comprenait mieux le sens du mot *corvée*.

Si elle voulait poursuivre son enquête, elle devrait se lever tôt, avant que ne s'éveille la maisonnée. Elle se faufilet, à pas de loup, et commencerait sa mission d'espionnage. Elle devait éviter d'éveiller les soupçons.

- Tu ne manges pas, s'étonna le docteur ? Je pensais qu'une journée en plein air te creuserait l'appétit.

- Je n'ai pas faim, fit Maguelone. Juste sommeil.

Et c'était vrai.

Le repas achevé, elle souhaita une bonne nuit à son père et sa grand-mère et s'en alla dormir.

Maguelone était essoufflée.

Elle avait couru aussi vite que ne peut un oiseau voler. Ses jambes ne la portaient plus. Sa rate lui faisait mal.

Dans sa précipitation, elle n'avait pas pris le temps de s'arrêter. Elle avait un point de côté. Son cœur battait la chamade et ses poumons brûlaient. Les mains en coupe, elle se pencha un instant pour boire à une fontaine. L'eau fraîche la remit d'aplomb.

Elle devait se hâter. La survie de l'enfant n'était peut-être qu'une question d'heures.

La maison de Clarmonda se profila enfin devant elle. Sa détermination la déserta. Elle hésitait sur la façon de procéder. Fallait-il toquer à la porte, pour attirer Clarmonda à l'extérieur, ou attendre patiemment qu'elle sorte ?

Elle balança un moment puis prit sa décision. La seconde solution lui parut la meilleure. Elle éveillerait moins la méfiance de la folle.

Maguelone regretta de n'avoir rien pris pour s'occuper. Une simple corde à sauter aurait fait l'affaire, même si elle était un peu grande pour cela. Ou

un jeu d'osselets. Une enfant qui joue n'attire pas l'attention. Elle fait partie du décor.

Les boutiques commençaient à ouvrir. On remarquerait sa présence, s'étonnerait peut-être. Quel prétexte inventer si on l'interrogeait ? Devait-elle dire la vérité ? Même son propre père, qui connaissait l'histoire tragique de Clarmonda, réfutait ses hypothèses.

La rue commençait à s'animer. Des charrettes passaient, en dépit de l'étroitesse du lieu. Maguelone dut se coller au mur pour en éviter une. Le charretier l'invectiva.

- Tu bloques le passage, morveuse !

Vexée, Maguelone s'abstint de répondre. Peu à peu, l'activité s'apaisa. Les cloches sonnèrent midi. La folle ne s'était toujours pas montrée. Elle restait terrée chez elle. À pouponner ? Probablement.

L'estomac de Maguelone commençait à gargouiller. Elle avait sauté le petit déjeuner, dans sa hâte d'enquêter. Elle désirait tant ramener Alis à sa mère ! Elle imaginait le regard émerveillé de celle-ci, et ses remerciements.

Puis, tout à coup, la chance lui sourit.

Clarmonda venait d'apparaître dans l'embrasure de la porte, une énorme cruche sur l'épaule.

Elle se dirigeait vers la fontaine. Elle n'avait pas fermé sa porte à clef.

C'était l'occasion. Elle allait la saisir. Mais il fallait se dépêcher. Le remplissage de la cruche lui laissait

peu de temps Elle ne tenait pas à ce que la folle la surprenne. Qu'advierait-il ensuite ? Elle n'était pas de taille à lutter. Clarmonda recelait une force insoupçonnée.

Elle s'engouffrait dans l'entrée, quand une poigne s'abattit sur son épaule. Une main la baillonna.

- Comme on se retrouve ! fit une voix narquoise.

Sans même se retourner, Maguelone comprit de qui il s'agissait.

- **T**u as voulu faire la maligne, persifla la voix.

- Et cette fois, le forgeron ne te défendra pas, ajouta une seconde. Il est bien au chaud dans sa forge.

- Comme le diable en enfer. Qu'il y rôtisse !

Maguelone était cernée. Sans aucune possibilité d'ouvrir une brèche. Ils l'entouraient, menaçants.

Apeurée, elle quêtait de l'aide du regard. Mais la rue s'était vidée. Et qu'aurait vu un passant ? Ils la cachaient aux yeux de tous. Elle aurait voulu se hausser sur la pointe des pieds, mais ils la maintenaient clouée au sol. À trois contre une, c'était facile.

Surtout, ne pas supplier. Elle ne s'abaisserait pas à leur faire ce plaisir. Agulin n'interviendrait pas cette fois pour la sauver.

La chance avait tourné.

Visant le tibia le plus proche, elle décocha un violent coup de pied. Elle se débattit, mais ils étaient trop nombreux. Et brutaux. La réaction de Maguelone les excita. Ils éclatèrent de rire.

- Elle se défend, la bougresse !

- Je sais comment mater cette espèce.

- Un peu de frais la calmera.

Ils la maintinrent d'une poigne énergique. Maguelone rua. Elle tenta de crier. Une main lui bloqua la bouche. Elle étouffait. Elle essaya de mordre, n'y parvint pas.

Elle était à leur merci.

À la manière d'une vague, l'angoisse l'envahit. Que faire ? Elle avait épuisé ses ressources. Les garnements ricanèrent. Ils se réjouissaient de sa défaite. Des larmes amères lui montèrent aux yeux. Rageuse, elle les refoula.

Elle sentit qu'ils l'entraînaient jusqu'à un lieu inconnu. Ils franchirent une porte cochère, puis pénétrèrent dans une cour. Maguelone ne pouvait ni respirer, ni se débattre. Ils la serraient avec fermeté.

Une porte s'ouvrit. On la poussa brutalement à l'intérieur.

Elle entendit un braiement. On l'avait conduite à une grange !

Avec violence, ils la projetèrent au sol.

La porte se referma.

Ainsi, les trois garnements étaient revenus à l'attaque.

Ils avaient attendu l'occasion favorable. Peut-être la suivaient-ils. Profitant d'un moment d'inattention, ils lui étaient tombés dessus. À trois, signe de leur lâcheté proverbiale.

Qui pourrait lui venir en aide ?

Elle examina l'endroit. Un jour chiche filtrait par un œil de boeuf poussiéreux. Elle était captive, à présent. Sans espoir de venir en aide à Alis.

La solution était si proche ! Elle enrageait. Des larmes, de frustration cette fois, perlèrent à ses paupières. De colère, aussi, contre elle-même. Elle maudit sa stupidité. Comment avait-elle pu oublier les trois agresseurs ? Elle leur en voulait. Mais, par-dessus tout, elle s'en voulait. Ils devaient surveiller le logis de Clarmonda, prêts à la tourmenter. Ou le sien. Ils avaient eu envie de se venger.

Elle aurait dû faire preuve de prudence, comme tous le lui conseillaient. Comment avait-elle pu penser que les trois apprentis la laisseraient tranquille ? Ils avaient endormi sa méfiance, et attendu le moment propice. Que comptaient-ils faire d'elle ?

La maltraiter ? La torturer ? La tuer ?

Le pire était envisageable. Ces petites brutes semblaient capables de tout. Juste au moment où elle s'apprêtait à résoudre l'énigme de la disparition d'Alix ! Elle s'était trop concentrée sur son enquête, en oubliant le reste.

Elle restait persuadée que Clarmonda était l'auteur du rapt. Tout coïncidait. L'exaltation, le rose aux joues, et cette berceuse, répétée de façon compulsive. Certes, la folle était à plaindre, mais que dire de l'enfant ? Dans quel état se trouvait-elle, à présent ? Maguelone aurait aimé le savoir.

Au lieu de cela, elle s'était jetée dans la gueule du loup.

Enfin, pas tout à fait.

Elle entendit, venant de la gauche, un braiement puissant, tourna la tête. Une chiche lueur filtrait d'une lucarne. Trop haute et trop petite pour que Maguelone puisse l'atteindre. Et s'y faufiler.

Elle essaya pourtant de grimper, en s'aidant des aspérités du mur. Mais elle perdit l'équilibre, et chuta. Heureusement, une botte de paille l'accueillit, amortissant le choc. La chute avait été douloureuse, mais non mortelle.

Alors qu'elle tentait de se relever, une langue râpeuse lui chatouilla le visage. Elle écarquilla les yeux.

Elle ne rêvait pas.

Dans une stalle, un âne l'observait.

Un troisième braiement confirma sa vision. Elle avait bien un compagnon de captivité. Un bourri-cot.

- Toi aussi, tu es prisonnier ? compatit Maguelone.

L'âne répondit par un autre braiement. Il la fixa de ses yeux doux. Maguelone se releva, caressa le pelage un peu rêche. L'âne parut apprécier.

Maguelone aimait les animaux. Elle s'était attachée à son singe. Son oncle n'avait pas eu le cœur de le reprendre. Le docteur avait autorisé l'adoption de Pythéas. Mais il refusait que sa fille transforme leur maison en basse-cour. Habiba et sa grand-mère toléraient mal la présence de Pythéas. Elles auraient préféré des oiseaux. Leur chant les distrayait. Azalaïs avait même montré à Maguelone comment les attraper. Mais Guilhem Calcombe ne voulait pas les voir en cage.

- Les oiseaux sont faits pour vivre en liberté.

Maguelone avait fini par partager son point de vue. Mais autrefois, elle avait rêvé d'une volière, pleine de créatures emplumées. On racontait que le bon roi René avait un parc avec toutes sortes d'animaux. Ils s'y ébattaient joyeusement, comme au jardin d'Eden. Maguelone aurait bien aimé s'y rendre.

À présent, elle se réjouissait de la présence de ce compagnon de cellule. L'âne aussi paraissait heureux de sa compagnie. Bien sûr, comme réconfort, c'était un peu maigre. Le soutien psychologique d'un bour-

ricot n'était d'aucun secours. Son aide matérielle, encore moins. Elle espéra que l'animal avait un propriétaire, et qu'il prendrait en considération les tracassés de Maguelone. Mais sans doute s'agissait-il d'un complice des garnements.

Restait Agulin. Il avait assisté à l'altercation de Maguelone et des garçons. Pourrait-il relier les faits à la disparition de Maguelone ? Et comment saurait-il qu'elle se trouvait captive dans une grange ? Personne n'était au courant. L'enlèvement n'avait pas eu de témoins. Les trois garçons avaient bien calculé leur coup.

Quant à leurs intentions ? Voulaient-ils juste lui donner une leçon, ou la garder éternellement ? Envisageaient-ils de la laisser mourir de faim et de soif dans ce trou ? Ils savaient bien qu'une fois sortie, elle s'empresserait de les dénoncer. Ou espéraient-ils que trop affaiblie par la peur et les privations, elle renoncerait à porter plainte ? Mais peut-être leur capacité de réflexion n'allait pas aussi loin. Peut-être, en la voyant seule, avaient-ils juste saisi l'occasion.

Toutes ces interrogations ne lui disaient pas à quelle sauce ils comptaient la manger. C'était, il fallait l'avouer, plutôt fâcheux. Et Maguelone ne donnait pas cher de sa vie. Ses inquiétudes pour Alis s'en trouvaient renforcées. Allait-elle mourir, si Maguelone n'intervenait pas à temps ?

Elle réfléchit longtemps. Puis la faim et le manque de sommeil eurent raison d'elle. Elle s'assoupit.

Quand elle s'éveilla, il lui sembla que le jour avait décliné. Cela faisait donc quelques heures qu'elle était prisonnière. Elle n'avait pas le cœur de prendre son mal en patience. Elle pensa au chagrin des siens. Ils s'inquiéteraient, forcément. Elle n'était pas rentrée pour le repas de midi. Sa grand-mère et Habiba devaient être aux abois. Avaient-elles fait prévenir son père. Des gens s'étaient-ils mis à sa recherche ? Maguelone espéra que oui. En même temps, le fait qu'ils n'aient pas retrouvé Alis augurait mal pour la suite. Le clocher égrena son carillon. Il était cinq heures du soir. Et personne n'était venu.

Maguelone s'ennuyait ferme. Le temps lui parut très long. Pour échapper un peu aux pensées qui la rongeaient, elle décida de s'occuper de l'âne. Elle aimait trop agir. Elle enrageait de se retrouver réduite à l'impuissance.

Dans la grange, il commençait à faire froid. Heureusement, l'animal dégageait une chaleur assez réconfortante, si l'on oubliait l'odeur d'urine rance de sa litière. Elle rappela à Maguelone une expérience de tonte des brebis, à laquelle elle avait assisté. L'opération s'était déroulée dans une bergerie. Son père l'avait emmenée passer la journée chez des amis qui possédaient un vaste troupeau. Il régnait dans la pièce une chaleur suffocante. L'odeur de suint, combinée à celle de la paille imbibée d'urine, lui avait fait éprouver un malaise. Elle avait dû sortir respirer un peu d'air frais. Elle reconnaissait cette désagréable

sensation. Elle aurait tout donné pour se retrouver à l'air libre. Rejoindre ses amis. Elle regrettait leurs moments d'insouciance, leurs jeux dans la garrigue. Même Aubréa lui manquait. Sa mesquinerie n'était qu'un lointain souvenir.

- Si je sors d'ici, je m'efforcerai de me montrer plus aimable avec elle, promit-elle.

Elle regretta de s'être disputée la veille avec Géli. Son ami avait toujours manifesté du dévouement et de la loyauté à son égard. Plus d'une fois, il avait risqué sa vie pour lui venir en aide. Et elle l'avait rejeté. Si elle avait fait preuve de patience et de discernement, peut-être auraient-ils pu trouver ensemble une solution.

Elle étouffa un sanglot, et se moucha avec sa manche.

Je ne dois pas pleurer.

L'âne l'examina d'un œil compatissant.

- Martin, dit-elle (tous les ânes de sa connaissance s'appelaient Martin, sans qu'elle en sût la raison) j'aimerais pouvoir te rendre la liberté, mais je suis prisonnière comme toi. Si nous sortons d'ici, je te promets la plus grosse ration d'avoine qu'un âne peut espérer.

L'âne poussa un braiement. Il avait une bonne tête. De grands yeux doux, un museau baveux et de longues oreilles velues. Il posa sa tête tout près de celle de Maguelone. Elle le caressa.

- Tu es gentil.

En l'examinant de plus près, elle constata qu'il avait quelque chose à la patte. Elle l'examina plus attentivement. C'était une plaie à vif. Il avait dû s'écorcher. Le sang avait séché. La plaie présentait un vilain aspect. Elle ne tarderait pas à s'infecter.

Si seulement Maguelone avait eu à sa disposition un peu du matériel de son père ! Elle aurait pu nettoyer la blessure. Elle détestait voir souffrir les bêtes. L'instinct de soigner reprenait le dessus. Il lui faisait oublier sa captivité.

- Ton maître ne te soigne pas bien.

Un nouveau braiement lui répondit.

Voilà qu'elle parlait à un animal. Maguelone prit conscience de son infortune. Qu'advierait-il d'elle ? Peut-être la solitude la rendrait-elle folle, comme cette pauvre Clarmonda. Quand on la découvrirait, à moitié morte de faim et de soif, elle fixerait ses sauveteurs d'un air hébété. Elle tiendrait des propos sans queue ni tête.

Jamais, pensa-t-elle, horrifiée.

Elle caressa l'échine de l'âne.

- Ne crains rien, dit-elle doucement. Quand nous sortirons d'ici, toi et moi, je te promets de bien te soigner. Je t'apporterai de l'herbe fraîche et des pommes.

L'âne poussa un cri de contentement. Ou du moins le supposa-t-elle.

La présence de l'animal la consola un peu. Mais les sombres pensées revinrent.

Quand cesserait sa captivité ?
Quelles étaient les intentions de ses ravisseurs ?

En attendant, le temps passait. La petite Alis était toujours en danger. Quel traitement lui infligeait Clarmonda ? Allait-on la retrouver à demi-morte de faim et de soif ? Maguelone l'imaginait, pâle et maigre, trop faible pour bouger. Sa tête retombait sur sa poitrine. Ses grands yeux bleus l'imploraient.

Maguelone se raisonna. Clarmonda, en dépit de son air égaré, retrouverait les gestes d'antan. Elle avait soigné une petite fille. Cela pouvait-il s'oublier ? Peut-être conservait-elle un éclair de lucidité. Maguelone l'espérait de tout cœur.

Elle s'en voulut de n'avoir rien confié à Géli.

Si le docteur la faisait chercher, se souviendrait-il des soupçons de Maguelone ? Interviendrait-on à temps, pour sauver Alis ? Mais qui penserait à délivrer Maguelone ?

Une cloche sonna.

Deux heures déjà qu'elle était enfermée.

Elle s'assit, bien décidée à prendre son mal en patience.

Quelqu'un finirait bien par venir.

La journée s'était écoulée. Personne n'était entré.

Le clocher de Saint Paul avait sonné six heures.

Maguelone, impuissante, avait suivi l'écoulement de la journée. Longue, vide, ennuyeuse.

Elle avait tenté de se distraire en s'occupant de l'âne. Rien n'était pire que l'inaction. Elle enrageait de se voir réduite à l'oisiveté. Elle aimait trop agir. Elle commençait à avoir froid. Heureusement, le souffle chaud de l'âne la réchauffait un peu. Mais l'odeur de sa litière l'incommodait de plus en plus.

Sa dispute avec Géli la chagrinait encore. Elle se promit de se réconcilier avec lui. Si elle sortait. L'absence de son ami lui pesait. Il s'était toujours montré loyal et dévoué. Il avait déjà risqué sa vie pour elle. Il aurait pu l'aider à trouver une solution.

Elle étouffa un sanglot.

C'est alors que la porte s'ouvrit.

Il faisait nuit noire. Les jours avaient tendance à raccourcir, en décembre.

Quelqu'un entrait. Ami ou ennemi ? Maguelone craignit que ce ne fût un de ses tortionnaires. Ne voulant pas prendre de risques, elle se tapit dans l'ombre.

La silhouette s'approcha de l'âne.

- Martin, comment vas-tu ?

La voix était pleine de tendresse.

- Comme tu m'as manqué !

L'intuition de Maguelone était juste, quant au nom. Mais l'heure n'était pas au triomphe. Elle devait saisir sa chance, et vite !

Elle se faufila à pas de loup en direction de la porte. Mais sa tentative échoua. Une poigne l'intercepta. Une violente bourrade la projeta au sol.

- Où comptais-tu aller, morveuse ?

- Où bon me semble, rétorqua Maguelone avec effronterie.

- Tu ne sais toujours pas tenir ta langue !

- Et ça n'est pas près d'arriver.

Du regard, elle le défiait.

- Tu es bien téméraire, pour une fille !

- Et toi bien stupide, pour un garçon.

L'âne se mit à braire. Peut être cherchait-il à s'inviter dans la conversation ?

- Occupe-toi plutôt de Martin. Tu n'as pas vu qu'il souffrait ? C'est indigne de laisser une bête sans soins ! Si on ne fait rien, la plaie s'infectera, puis ce sera la gangrène.

- Que connais-tu aux ânes ? Tu es juste la fille du docteur.

- Détrompe-toi. J'ai appris à panser les blessures. Un âne blessé n'est pas très différent d'un humain.

Le ton du garçon changea. Il la considéra avec une expression nouvelle. Du respect ?

- Tu pourrais faire quelque chose pour lui ?

- Si tu m'apportes le matériel nécessaire, bien sûr. Je sais nettoyer les sanies, recoudre les tissus déchirés, faire un pansement.

- Que te faut-il ?

Maguelone réfléchit. Puis elle dressa une liste.

- Tu t'en souviendras ?

- Bien sûr. Écoute, je te fais une promesse. Mes copains ne viendront pas aujourd'hui. Le patron les a retenus car ils s'étaient montrés paresseux. Si tu sauves Martin, je te libérerai.

- Je ferai mon possible, assura Maguelone.

Cette fois, son attente ne dura pas. Le garçon ne tarda pas à revenir.

- Tout y est ?

Maguelone fit l'inventaire. Tous les ingrédients de

la liste y figuraient.

En silence, elle s'activa. Le garçon se tenait tout près d'elle. Il l'éclairait avec une chandelle, en prenant bien soin de ne pas enflammer la paille. Les douces mains de Maguelone débridèrent la plaie pour en évacuer le pus. Ensuite, elle la nettoya avec délicatesse. L'âne ne bougeait pas. Il se laissait faire. Il la contemplait avec reconnaissance.

Quand elle eut fini, le garçon prit la parole. Il avait observé la scène en silence. Il avait suivi avec attention tous les gestes de Maguelone.

- Tu as bien soigné mon âne. Moi aussi, je tiendrai ma promesse. Je te raccompagne jusqu'à chez toi.

- Mais...

Maguelone hésitait.

Il était trop tard pour délivrer la petite. Et son père devait être fou d'inquiétude.

Les volets de la folle demeuraient hermétiquement clos. Elle avait laissé passer l'occasion.

- D'accord.

Quand Maguelone rentra chez elle, ce fut pour affronter l'orage. Jamais elle n'avait vu son père entrer dans une telle colère.

- Tu te rends compte de ce que tu as fait ?

Maguelone ne pipa mot.

- Ta grand-mère et Habiba étaient dévastées par l'angoisse ! Quant à moi...

Sa voix se radoucit.

- Je n'ai jamais eu aussi peur de te perdre ! Où étais-tu allée rôder ?

- Je suis désolée, se justifia Maguelone. J'ai été victime d'un traquenard.

Elle commença son récit, en insistant sur la cruauté des garçons envers Clarmonda.

- Tu as bien fait de défendre cette infortunée, mais tu t'es mise en danger. Il ne faut jamais s'attaquer à plus fort que soi. Ils étaient trois, de surcroît. On ne gagne jamais. Ne sous-estime pas l'adversaire. Tu as eu beaucoup de chance, aujourd'hui.

Il la dévisagea avec une expression mi-tendre, mi-railleuse.

- Ce que je t'enseigne n'est pas totalement inutile, on dirait. Tu soignes même les bêtes. Je croyais que

tu cherchais cette petite. Et que tu t'étais égarée.

- On l'a retrouvée ?

- Pas encore. Plus les jours passent, plus les chances diminuent.

- Je pense qu'elle est chez Clarmonda.

- Que t'ai-je dit ? Tu es plus têtue qu'une mule ! Oublie cette idée ! À chaque jour suffit sa peine. Et demain, interdiction de sortir. Je n'ai pas envie qu'ils te rattrapent.

- Bien, père.

Le ton soumis de Maguelone ne trompa pas le médecin.

- J'ai donné consigne à Habiba de te surveiller. Elle y mettra tout son cœur.

Je n'en doute pas, songea Maguelone, trop épuisée pour protester.

Elle dévora le contenu de l'assiette qu'Habiba avait posée devant elle, câlina un peu son singe, et se coucha.

Le lendemain, elle se trouvait dans le même état d'esprit. Déterminée à piéger Clarmonda.

Une enfant était toujours en danger. Le temps pressait.

Mais les choses ne se passèrent pas comme elle l'avait espéré.

Habiba veillait comme un dragon. Son air peu amène dissuada Maguelone de s'enfuir. Si on abusait de sa patience, elle ne tarderait pas à cracher du feu. Maguelone l'imagina, vivante Tarasque. D'habitude,

c'était sa tante qu'elle voyait ainsi. L'œil mauvais et soufflant des flammes. La religieuse était fort sévère.

Son père s'était levé tôt. On l'avait appelé au chevet d'un patient à l'agonie. Il n'était pas encore rentré. Azalaïs somnolait devant l'âtre. La tisane pour la toux avait des effets soporifiques.

La journée s'annonçait aussi vide que celle de la veille.

- Tu t'ennuies ? fit Habiba, moqueuse. Je vais te trouver de l'occupation, moi !

Elle posa devant Maguelone un grand plat de lentilles.

- Il faut les épier, dit Habiba. Fais-le scrupuleusement. Je ne voudrais pas que le docteur se casse une dent. Ta grand-mère n'y voit pas, et moi, j'ai de l'ouvrage.

Piégée ! On l'avait piégée !

Maguelone s'apprêtait à regimber mais une étincelle dans l'œil d'Habiba l'en dissuada. Elle appliquait à la lettre les consignes du docteur.

Elle avait horreur de trier les lentilles. Enlever une à une les pierres, quel travail sans intérêt ! Et devoir les manger, de surcroît ! Elle soupçonna Habiba d'avoir choisi le menu à dessein. Voulait-elle se venger de la peur que Maguelone lui avait causée ? Elle l'avait élevée et l'aimait comme sa propre fille.

Les lentilles triées, la servante lui confia des oignons à éplucher. Les yeux de Maguelone pleuraient. Ensuite, Habiba l'obligea à les couper en

morceaux minuscules.

- Tu fais des tranches trop grosses. Ils ne fondront jamais. Qui aime le goût de l'oignon roussi ?

Après les oignons, Maguelone dut aider à écailler et vider les poissons qu'un pêcheur avait livrés. Elle frémit de dégoût.

- Tu fais moins la mijaurée en pansant des plaies, railla Habiba.

- Ce n'est pas pareil.

- Où est la différence ? Dis-moi.

Elle était habituée à la vue du sang. Mais la tâche lui déplaisait. Elle brûlait d'envie de s'échapper. Il lui semblait être un personnage de conte, contraint de subir des épreuves. La plupart sont infaisables, mais le héros persiste et gagne. Il terrasse les forces du mal.

Peut-être que si elle venait à bout de celles-ci, parviendrait-elle à délivrer la princesse ? En l'occurrence, la petite Alis.

Habiba l'observait attentivement. Elle semblait deviner son impatience.

À cet instant Azalaïs fut prise d'une toux rauque.

- Il lui faut une tisane, suggéra Maguelone.

Habiba ouvrit le pot qui contenait un mélange de fleurs de coquelicot séchées.

- Il est vide, constata-t-elle.

- Je vais chez l'apothicaire.

- Non. J'y vais. Toi tu restes ici.

Le ton d'Habiba était péremptoire. Maguelone

n'osa pas la contrarier.

Peut-être pourrait-elle profiter de l'absence d'Habiba pour s'enfuir.

- N'essaie pas de te sauver, dit la servante. J'ai la clé.

Pleine d'impuissance et de rage, Maguelone entendit celle-ci tourner dans la serrure.

Elle était de nouveau enfermée !

Les pas d'Habiba décréurent.

Maguelone avait entendu la servante s'éloigner. Elle savait que son absence serait brève. L'échoppe de l'apothicaire se situait un peu plus haut, rue de l'Amandier. À supposer qu'il y ait des clients dans la boutique, elle serait retardée. Pas très longtemps.

Cela laissait peu de temps pour improviser.

Maguelone réfléchit. Son père avait toujours une clé sur lui. Sa grand-mère détenait l'autre. Elle ne pouvait tout de même pas s'évader par la fenêtre en nouant des draps. Il existait une autre solution, à peine moins risquée. S'emparer de la clé que sa grand-mère portait autour du cou, sans l'éveiller.

Après sa quinte de toux, l'aïeule s'était assoupie. Son souffle était rauque. Elle semblait souffrir dans son sommeil. Maguelone éprouva une pointe de compassion. Elle n'aimait pas ce qu'elle allait faire. C'était pourtant nécessaire.

À la guerre comme à la guerre.

Elle s'approcha avec précaution, retint sa respiration. Délicatement, elle souleva le châle qui couvrait la gorge de sa grand-mère.

La clé reposait sur la poitrine d'Azalaïs, bien calée entre ses seins. Maguelone l'observa, fascinée. Elle

tendit la main, s'arrêta.

Sa grand-mère ouvrit un œil, le referma. Elle paraissait très lasse. Sa main, aux veines noueuses, palpitait.

Maintenant.

Il fallait agir vite. Habiba ne tarderait pas.

Elle devait détacher le fermoir de la chaîne, et prendre la clé sans réveiller la dormeuse. En dépit des tisanes, Azalaïs avait le sommeil léger. Un inconvénient du grand âge.

Maguelone songea à un vieux chien. Eux aussi ne dormaient que d'un œil. Et se reprocha cette pensée.

Vas-y.

L'image de la mère d'Alis, superposée à celle de l'enfant, l'encouragea. Elle devait accomplir sa mission.

Cette fois.

Était ce des pas qu'on entendait dans l'escalier ? Maguelone suspendit son geste et retint sa respiration. Mais non. Le bruit venait de la rue. Fausse alerte.

Délicatement, elle toucha le fermoir. Elle espéra qu'il s'ouvrirait sans difficulté. Un tressaillement d'Azalaïs faillit la faire sursauter. Mais il ne dura qu'un instant.

Enfin, la clé se trouvait en sa possession.

Elle referma la chaîne avec délicatesse. Azalaïs dormait toujours. Tendrement, Maguelone remit

le châle qu'elle avait fait glisser sur les épaules de sa grand-mère.

Habiba ne remarquerait peut-être pas son évasion. Elle pourrait la croire sur la terrasse, en train de jouer. Avec un peu de chance, Maguelone libèrerait Alis et la ramènerait, sans qu'on se rende compte de son absence.

La chance ne l'avait-elle pas souvent favorisée ? Aux cartes, en particulier. Bien sûr, elle l'aidait un peu. Elle avait compris comment tricher. Le docteur semblait ne rien remarquer.

Peut-être voulait-il la laisser gagner ?

Cette fois, elle avait confiance. La compagnie de théâtre se nommait *Les baladins de la belle étoile*.

C'était peut-être un signe.

Pour sa part, Maguelone croyait à sa bonne étoile.

En cette période de Noël, une étoile n'avait-elle pas joué un rôle crucial ?

Une fois dans la rue, Maguelone fila comme une flèche. Elle n'avait aucune envie de croiser Habiba. La servante s'était montrée capable de la battre à la course. Elle la rattraperait, la tancerait sévèrement. Son père l'enverrait peut-être au couvent. Mais pour l'instant, elle était libre de ses mouvements. Et en dépit de l'injonction du médecin, bien résolue à poursuivre ses investigations. Mais, cette fois, elle prendrait ses précautions.

Elle descendit la rue de l'Oye de May, et s'en alla toquer à la porte de Géli. Il était déjà parti à l'entraînement. Aubréa ouvrit la porte. Elle la toisa d'un air soupçonneux.

- Encore toi ?

- Je venais prendre des nouvelles de l'accouchée, prétextait Maguelone.

Aubréa ne fut pas dupe.

- Tu n'as qu'à t'y rendre directement. D'habitude, ça ne te gêne pas, de fouiner chez les autres. Allez, ouste ! J'ai du travail avec les petits.

L'acidité perçait dans sa voix. Elle exprimait des années de jalousie. Maguelone avait toujours déploré l'animosité que lui vouait Aubréa. Cela ne la rendait

guère sympathique.

- Très bien, fit-elle.

- Bon vent, s'exclama Aubréa.

Elle avait toujours son air d'oiseau de mauvais augure. Elle claqua ostensiblement la porte.

Gèli indisponible, restait à convaincre Jaufrè. Le gros garçon dévorait la moitié d'une miche de pain aux olives quand elle arriva.

- Tu en veux ? lui offrit-il joyeusement. Son articulation n'était pas très distincte.

Maguelone déclina l'offre.

- J'ai besoin de ton aide.

- Maintenant ?

- C'est une question de vie ou de mort. Je crois que j'ai découvert le lieu où Alis est séquestrée.

Les yeux de Jaufrè brillaient d'excitation. Il ne pouvait pas rivaliser avec Gèli, mais il adorait que Maguelone le sollicite.

- Tu en es sûre ?

- J'aurais aimé le concours de Gèli et des archers, mais ils s'exercent dans la garrigue. Il en parlait l'autre jour.

- J'espère qu'aucun mouton n'en fera les frais, souligna ironiquement Jaufrè.

- Ils sont à la bergerie. Trêve de plaisanterie, Jaufrè. Il n'y a vraiment que toi qui puisses m'aider.

Brièvement, elle conta l'agression de la veille.

Secrètement flatté, Jaufrè bomba le torse. Il se voyait bien dans le rôle du preux chevalier. Mettre en

fuite des assaillants lui plaisait.

- À votre service, gente damoiselle. Qu'attendez-vous de moi ?

- Que tu pénètres chez la folle. À son insu, de préférence.

- Elle lui expliqua son projet. Attentif, Jaufrè l'écouta.

- Je suis l'homme de la situation.

Il attrapa une énorme corbeille. Il la remplit de pains de diverses formes, de brioches de fougasses et de craquelins.

- Tu t'encombres inutilement.

- Attends de voir.

Il lui fit un clin d'œil.

- J'ai un plan. Une technique infailible pour débuser le gibier.

- Dis toujours.

- Tu verras bien.

Ils trottinèrent jusqu'au Cul de sac Saint Côme, où se trouvait la maison de Clarmonda. Comme la veille, les fenêtres demeuraient hermétiquement closes.

Jaufrè, qui avait une voix profonde, se posta au centre de la rue et s'époumona. Son boniment était bien rodé.

- Messieurs, mesdames, approchez !

Aujourd'hui, on mange gratis !

Brioches, craquelins, pains d'épices!

Venez goûter à mes délices !

*Toutes fraîches et parfumées !
Du velours pour le palais !
Grands et petits vont apprécier !*

Comme par magie, la ruelle vide s'emplit de monde.

- Dès qu'elle sort, profite-en pour te glisser chez elle.

- Ton père ne dira rien ? questionna Maguelone, stupéfaite de son audace.

Nouveau clin d'œil.

- Penses-tu ! il est sera bien trop fier de moi. Je le fais pour la gloire. Les comédiens sont trop pauvres. Cette bonne action me sera comptée plus tard.

Il murmura :

- Ce sont les restes de la veille. D'habitude, ils servent à nourrir les poules. Aujourd'hui, elles se contenteront de pain rassis.

Il plaqua sur ses lèvres un sourire commercial. D'un air fureteur, une vieille inspectait sa marchandise.

- Madame, voulez-vous goûter ?

La vieille ne se fit pas prier.

Maguelone guettait la maison de Clarmonda avec angoisse. Les clients affluaient, pourtant les volets restaient clos. La gratuité attire. Mais rien ne se produisit.

Elle reporta son attention sur la corbeille aux trois quarts vide. Les gens s'étaient jetés sur les gâteaux avec une avidité stupéfiante. Il restait quelques brioches,

et un amas de craquelins. Certains s'étaient brisés ou émiettés.

Et puis, miracle, une fenêtre s'ouvrit. C'était celle de Clarmonda. La folle s'encadra sous le linteau de bois. Maguelone se plaqua contre le mur. L'ombre l'engloutit.

- Voulez-vous goûter, madame ? fit Jaufrè d'un ton engageant.

- De quoi s'agit-il ?

Elle n'avait plus son air égaré. Son regard paraissait plus assuré. Un peu de rose colorait ses joues hâves.

Jaufrè la considéra avec l'attention d'un charmeur de serpents qui s'apprête à jouer de la flûte pour amadouer l'animal.

- Descendez, goûtez à tout. C'est la maison qui paie.

- Pourquoi faites-vous cela ? demanda une femme.

- Le curé a promis une indulgence. Il a dit : « donnez à manger aux pauvres », improvisa-t-il.

- Quel curé ?

- Quelle importance ?

La folle parla avec Jaufrè. Elle semblait avoir retrouvé une certaine logique. Elle posa des questions sur la qualité des ingrédients, le mode de fabrication, puis s'enquit du prix. Quelques secondes passèrent. Puis Clarmonda se décida ;

- Je descends.

- Je peux monter, proposa aimablement Jaufrè.

- Inutile.

- Je voulais vous épargner de la peine.

- C'est inutile.

Dès que Clarmonda apparut, Jaufrè esquissa un signe de connivence en direction de Maguelone. C'était le signal. Fébrile, la fillette se glissa dans l'entrée, et emprunta l'escalier en colimaçon qui menait à l'étage. Il était si étroit qu'il permettait à un adulte de passer, à condition de n'être pas trop gras. Maguelone avala les marches. Essoufflée, le cœur battant, elle poussa la porte.

Pendant ce temps, Jaufrè tendait à Clarmonda une brioche poisseuse.

- Goûtez-moi ça. C'est exquis.

Elle porta le gâteau à sa bouche.

- Qu'en pensez-vous ?

- Je ne sais pas. Elle avait l'air indécise.

Autour d'elle, des femmes se pressaient.

- Et moi, et moi ?

- Servez-vous, les invita Jaufrè. Ce serait péché de refuser.

Il ne quittait pas Clarmonda des yeux. Le principe même du charmeur de serpents.

L'entreprise de Maguelone serait-elle couronnée de succès ? Son cœur s'emballa. Il fallait qu'il retienne cette femme le plus longtemps possible.

- Croyez-vous que l'enfant aimera ?

Jaufrè manqua crier de stupéfaction. Voilà qu'elle lui fournissait un indice !

Maguelone ne s'était pas fourvoyée. En dépit des dénégations de son père et de ses amis, elle avait tenu bon.

- J'en suis certain. Tous les enfants raffolent des brioches et des craquelins. Il n'y a qu'à voir leurs yeux !

D'un geste mécanique, Clarmonda remplit son tablier de gâteaux.

- Hé, vous, laissez-en un peu pour les autres, s'indigna une voix courroucée.

Une grosse femme s'interposa entre Clarmonda et la corbeille. Stupéfait, Jaufrè reconnut Chilo, la riche mercière. Mains sur les hanches, bien campée sur ses jambes courtaudes, et engoncée dans une somptueuse robe en velours vert, elle apostrophait la malheureuse.

Elle ne manquait pas de toupet ! Elle portait sur le dos une tenue qui valait au bas mot six mois de nourriture, et revendiquait le pain des pauvres ! Jaufrè allait la tancer, mais il comprit qu'elle faisait diversion.

Interloquée, Clarmonda contemplait Chilo. Elle semblait ne pas comprendre la raison de sa colère.

- C'est bon, Chilo, finit par dire Jaufrè. Vous avez les moyens de payer.

- Comment osez-vous ? Petit insolent ?

Elle s'étouffait de fureur, trouvait à peine ses mots. Son buste corpulent semblait avoir gonflé. Rouge comme une crête de coq, elle arborait une expression belliqueuse. Jaufrè n'insista pas.

- Prenez ce que vous voulez, dit-il à Clarmonda.

La folle obéit. Ses mains tremblaient convulsivement.

Elle avait des yeux d'un bleu très doux, presque fané. Ils avaient dû être d'une couleur plus vive. Jaufrè

songea qu'ils devaient avoir la teinte exacte des aphyllantes, qui parsèment la garrigue au printemps. Son visage et ses mains semblaient usés par le travail et les soucis. Sa robe était élimée. Ses chaussures, grossièrement ravaudées.

Quelle que fût la faute de cette femme, elle était à plaindre.

Sa corbeille presque vide, Jaufrè songea à Maguelone.

Pourvu qu'elle arrive à ses fins !

La porte poussée par Maguelone donnait sur une pièce d'une austérité monacale, et d'une rigoureuse propreté. Aucun tapis ne couvrait le sol dallé. L'ameublement se réduisait au strict minimum, un coffre, une table et deux bancs ; les murs étaient nus. Seul, un vase d'églantines séchées, prêtes à tomber en poussière, apportait une touche de délicatesse au cœur du dénuement.

Maguelone entendit un frémissement.

Au fond de la pièce se trouvait une alcôve. Des rideaux d'indienne violine la fermaient. Maguelone se précipita, ouvrit. Sur un grand lit gisait une enfant. Blonde et potelée, elle était étendue sur une court-tepointe matelassée de la couleur des rideaux. Son visage était barbouillé de larmes et de morve séchée. Ses yeux fixèrent Maguelone avec effroi.

- Alis ?

La fillette resta muette.

- Ne crains rien. Je te ramène à tes parents.

La fillette se recroquevilla. Elle semblait ne pas avoir compris.

- Tu viens avec moi.

Avec précaution, Maguelone souleva l'enfant.

Spontanément, Alis mit ses bras autour de son cou.

- Tiens-toi bien. C'est bientôt fini.

Alis acquiesça d'un sourire, puis ferma les yeux.

À présent, elle devait quitter la maison au plus vite.

- Cramponne-toi, intima-t-elle à l'enfant.

Comme sa mère serait heureuse ! Le souvenir d'un visage émacié flotta devant ses yeux.

Mais elle n'eut pas le temps de s'attarder sur cette évocation. Son expression se figea.

Des pas résonnaient dans l'escalier.

Jaufrè trépignait.

La corbeille était vide.

Descends, Maguelone. Tu n'as que trop tardé.

Leur butin amassé, les femmes s'étaient éparpillées. En vain, il avait essayé de retenir Clarmonda. À présent, toutes étaient pressées de rentrer.

Clarmonda se dirigea vers la maison. Il l'entendit chanter d'une voix assurée, haute et claire.

Soum soum soum

La fleur de coquelicot

Une noix pour tout berceau

Soum soum soum

L'enfantelet va dormir

Les étoiles vont sourire

Soum soum soum

La voix décrut.

- Madame ! cria Jaufrè.

Il s'élança, mais, sans se retourner, elle franchit le seuil.

Il aurait pu la plaquer au sol. L'y maintenir jusqu'à la sortie de Maguelone. Mais la violence lui répugnait. Il ne s'imaginait pas attaquer une femme. Et il restait quelques personnes sur la place.

Il était trop lourd, trop corpulent. Même son esprit manquait de vivacité.

Par sa faute, Maguelone allait se trouver en danger.

Il n'y avait pas à tergiverser.

Jaufrè se précipita sur les talons de la folle.

Il espéra qu'elle n'avait pas fermé la porte.

Une fraction de seconde, Maguelone hésita. Quelle décision prendre ? Rester sur place pour affronter l'adversaire ? Ou avancer ?

Elle croiserait forcément Clarmonda dans l'escalier. Elle espéra qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre, mais c'était peu probable. Redescendre s'avérait risqué. Elle pouvait lâcher la fillette. Et si Alis dévalait l'escalier ? Elle se blesserait.

Cette attente lui fut fatale.

La poignée tourna doucement. La porte s'ouvrit. Clarmonda s'avança vers elle.

De saisissement, elle lâcha les bords de son tablier, qui s'ouvrit. Brioches et craquelins roulèrent sur le sol dallé. Elle les fixa d'un air hébété.

Maguelone n'avait pas bougé. Elle toisa la folle.

Clarmonda hurla. Un cri strident. Et terrifiant.

- Mon bébé ! Elle vole mon bébé !

Elle allait amener tout le quartier. Si ses cris pouvaient amener des renforts ! Jaufrè avait dû l'entendre.

Alis se blottit contre Maguelone. Elle était presque aussi légère que Pythéas. Mais sa peau exhalait un doux parfum d'enfance. Clarmonda l'avait lavée à

l'eau de rose. Une légère fragrance émanait encore de son corps.

C'est alors qu'une clameur retentit dans l'escalier.

- Maguelone, je suis coincé !

En d'autres circonstances, Maguelone aurait ri. La situation virait au comique.

Mais là, c'était différent. Alis se trouvait encore en danger. Et que ferait Clarmonda ? Les fous ont un comportement imprévisible. Elle pouvait se déchaîner. User de violence envers elle ou l'enfant. Il fallait éviter cela.

Instantanément, Maguelone évalua ses chances.

Jaufré, qui grossissait de jour en jour, s'était trouvé pris au piège. En venant à la rescousse de Maguelone, il n'avait fait que compliquer ses plans.

Revigorée, elle prit sa décision. Tenant fermement Alis, elle bouscula Clarmonda, qui tomba lourdement à la renverse.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Elle se précipita et dévala les marches jusqu'au premier palier.

- Jaufré, je t'en prie, essaies de te dégager !

- Tu as la petite ?

- Oui, mais sors de là. Tu bloques le passage !

L'angoisse de Maguelone, plus que son ton impératif, aiguillonna Jaufré. Il essaya de bouger légèrement, puis donna un grand coup d'épaule pour se mettre en travers.

Il était libre !

- Vite, vite !

- Attention, Maguelone.

- N'aie crainte.

Ensemble, ils se ruèrent à l'extérieur de la maison.

Mais leurs tracas n'étaient pas terminés.

Ils venaient de tomber dans un guet-apens encore plus redoutable.

Trois garçons leur faisaient face. Les trois apprentis, qui l'avaient agressée. Ils étaient revenus, pour se venger !

- La demoiselle s'est échappée, railla le plus âgé. Et elle a enfanté. On va vite en besogne, ici.

- C'est le miracle de Noël, ironisa le second. L'enfantelet est déjà grand. Il a même ses dents de lait.

Déterminé, Jaufré affronta l'adversaire.

- N'y touchez pas !

- Voici le chevalier servant. C'est toi le père ? Félicitations à la Sainte Famille ! Tu as pensé aux dragées ?

Les trois garçons éclatèrent d'un rire mauvais. En groupe, le libérateur de Maguelone redevenait différent. Il suivait le chef sans broncher. Il avait dû expliquer tant bien que mal l'évasion de la fillette. Et rendre des comptes.

Pour toute réponse, Jaufré fonça dans le tas. Tel un taureau furieux, il décocha un coup de poing au garçon le plus proche. Maguelone lui aurait volontiers prêté main forte, mais c'était impossible.

- Sauve-toi, lui intima Jaufré. Cours chercher du secours.

Mais avant qu'elle fasse le moindre pas, un des

garçons lui barra la route. Le maître de Martin contemplait la scène. Maguelone nota son expression impuissante. À présent, il avait presque l'air désolé.

Restait à souhaiter que la folle ne surgisse pas. Profitant de la confusion, elle récupérerait Alis et la cloîtrerait. Comment neutraliser le piège qui se refermait sur eux ? En gagnant du temps ? La ruse supplée la force. Et dénoue des situations jugées inextricables.

Peut-être pouvait-elle essayer la provocation. En tablant sur la vanité de l'adversaire, elle pouvait le diviser. Elle cherchait par quelle phrase mettre le feu aux poudres, quand une voix tonna :

- Jaufré, je vais te tirer l'oreille ! Est-ce vrai que les pauvres font bombance grâce à toi ?

Le boulanger, l'air furibond, venait d'apparaître au coin de la rue.

- Je t'expliquerai, père, fit Jaufré, confus. Mais d'abord, sors-nous de ce guépier.

C'était la première fois qu'il se sentait presque heureux de se faire morigéner. Les apprentis considéraient l'arrivant avec stupeur.

L'homme était trapu et musclé. Son fils lui ressemblait, en moins compact. Les bras du boulanger, habitués à pétrir la pâte, faisaient saillir des muscles impressionnants. L'expression menaçante de son visage donnait à réfléchir.

La leçon du forgeron avait porté.

- Sauve qui peut ! hurla le chef.

Comme une volée de moineaux, ils décampèrent.

Maguelone respira.
- À nous deux, maintenant, fit le boulanger d'un air menaçant. Allons nous expliquer

Maguelone se réjouissait de réentendre les Noëls en langue d'oc qui avaient marqué son enfance. Des musiciens, avec leurs instruments traditionnels, accompagnaient les chanteurs. Les jours précédents, le carillon de l'église avait joué un *nadalet**. L'air était resté gravé dans la tête de Maguelone. Elle le fredonna, en attendant.

Après la messe, on mangerait.

L'estomac de Maguelone commençait à crier famine. Elle aurait bien prélevé un acompte sur les innombrables plats qu'Habiba avait préparés. Mais la servante avait tout enfermé dans le garde-manger, et confié la clé à la maîtresse de maison. Qui avait refusé de se laisser attendrir.

- Noël, c'est Noël, objecta-t-elle. Il faut respecter le jeûne. Que diraient les gens ?

- Ils n'en sauront rien.

Les deux femmes restèrent inflexibles.

- Tu as fait assez de bêtises comme ça.

Avec envie, Maguelone guigna les prunes confites, et les abricots secs à la pâte d'amandes. Elle en avait dérobé quelques-uns quand Habiba les préparait. Elle y aurait bien goûté à nouveau. Elle les

* : Chant de Noël, en occitan.

méritait. Avec les émotions de ces derniers jours, et les souffrances qu'elle avait endurées ! Mais les adultes voyaient les choses d'un autre œil.

La mère d'Alis avait pleuré de joie en retrouvant sa fille.

- C'est le miracle de Noël.

Son mari, lui, n'avait rien dit. Les lèvres pincées, il observait la scène. Il ne paraissait pas le moins du monde attendri. Maguelone aurait juré que ce retour ne le réjouissait guère.

Sachant la pauvreté des comédiens, le docteur leur avait fait porter des provisions.

- Une accouchée doit reprendre des forces, avait-il déclaré. Il faut que son lait soit abondant pour le bébé.

De la viande et du hareng fumé, un boisseau de lentilles, un autre de pois secs, un panier de pommes, de la farine et des gâteaux au miel, spécialité d'Habiba. Ce devait être Noël pour tous, avait-il ajouté.

Le père de Jaufrè avait donné un pain de quatre livres, et un sac de brioches. En entendant l'explication de son fils. Des voisins, qui avaient participé aux recherches, avaient aussi contribué. Tels les Rois Mages, ils avaient défilé. L'un avait offert un chapon. L'autre des amandes, des figues et des raisins secs. En dépit de son avarice, Chilo avait fait don d'un reste d'huile d'olive (trouble et rance, selon les mauvaises langues), d'un flacon de vin, et de langes pour le bébé. Cette générosité en étonna plus d'un.

Maguelone avait ajouté un cadeau personnel. Une amulette. Un petit morceau de corail rouge, suspendu à un lien de cuir. Son oncle Glaudi en avait rapporté plusieurs de ses voyages. Celui-ci convenait à un tout-petit. Il avait le pouvoir, disait-on, de protéger des intempéries, voire de la foudre. Il confortait la vue et le cœur, et éloignait certaines maladies, dangereuses pour les très jeunes. Sur les peintures, on en voyait parfois au cou de l'enfant Jésus. C'était de bon augure.

La fille du médecin se sentait responsable de celle qu'elle avait sauvée. Le morceau de corail lui permettrait de veiller sur elle de loin. Elle ne reverrait plus la fillette. Si la troupe revenait jouer à Montpellier, elle aurait grandi. À un âge aussi tendre, on oublie vite.

La mère d'Alis avait retrouvé son allant. Le retour de sa fille avait opéré des merveilles. Elle jouait dans le jeu de la Nativité. Elle avait revêtu, pour l'occasion, une robe rouge élimée dont la couleur avait fané, et un voile de lin bleu ciel. Maguelone songea qu'elle ressemblait aux Vierges des églises. Toute trace de fatigue effacée, elle était ravissante. Sa taille avait besoin de s'affiner, mais elle mincirait vite. Elle et les siens n'avaient pas souvent l'occasion de faire bombance.

Un détail, toutefois, préoccupait Maguelone.

- Est-ce qu'elle ira en prison ?

Son père hochait négativement la tête.

- Le tribunal s'est montré clément. Il lui ordonne

de rester pendant une année entière au couvent de ta tante Barbe. Les religieuses veilleront sur elle. Elles la soigneront. Elles ont l'habitude.

Maguelone fit la moue.

- Cette décision ne semble pas te réjouir.

- C'est que... Tante Barbe me paraît pire que la prison.

Le docteur éclata d'un rire tonitruant. Il en pleurait presque.

- Ce n'est pas très gentil.

- Je dis ce que je pense.

- Attends la suite. On lui confiera une petite orpheline, de l'âge d'Alis. Clarmonda s'en occupera personnellement. Sous surveillance, bien sûr. Elle l'habillera, la lavera, la nourrira. Si elle guérit, la petite ira habiter avec elle. Le couvent ne sait plus que faire des enfants qu'on dépose au tour. Ils sont trop jeunes pour travailler et coûtent cher. Clarmonda peut participer aux tâches ménagères, et à l'entretien du jardin. Cela te semble juste ?

- Tout à fait.

Maguelone était rassurée.

Pour la fête, elle revêtit, à sa grande joie, une des robes de sa mère.

Depuis l'année précédente, la fillette s'était allongée. Ses vêtements ne lui allaient plus. Habiba avait juste raccourci et repris à la poitrine la plus étroite des robes. La jeune femme l'avait portée avant son mariage. Elle se composait d'un corsage ajusté, et d'une

jupe en velours bleu pervenche. Habiba avait renouvelé le mantel assorti. De ravissants boutons en email bleu, chacun peint d'un motif d'oiseau (pluvier, rouge-gorge, hirondelle, chardonneret, mésange), le décoraient. Maguelone adorait ces boutons. Ils étaient aussi beaux que des bijoux. Dans cette tenue elle avait l'impression d'annoncer le printemps.

- C'est une couleur très fragile, commenta A-bréa d'un air pincé. Elle était vêtue d'un mantel de drap gris souris, épais et chaud. Elle avait elle-même brodé, sur le col, des bleuets, des œillets du poète et des épis de blé. En dépit de cette broderie, qui l'égayait, il restait un peu sévère pour des réjouissances. Maguelone le reconnut. Elle l'avait longtemps vu sur Isop. Il irait ensuite à Mailis, puis à la plus petite des sœurs.

Ainsi allait la vie.

Le froid était vif, les étoiles brillaient dans le ciel. Un morceau de tissu noir, constellé de jaunes évoquait la nuit de Bethléem. La comédienne rejoua la scène de la naissance. Le nouveau-né joua son rôle à la perfection. Il pleura même un peu.

Mais une surprise attendait Maguelone.

Martin avait obtenu l'insigne honneur de porter Marie sur son dos.

L'âne aussi avait repris des forces. Grâce aux soins attentifs de Maguelone, sa plaie, propre et cicatrisée, n'était plus qu'un mauvais souvenir.

Avec patience, son maître l'avait étrillé. Son poil

luisait de propreté. On avait tressé des rubans verts et blancs à sa queue. Il resplendissait. Pris de remords, en apprenant l'enlèvement d'Alis, et le rôle joué par Maguelone, le garçon avait proposé de prêter Martin aux comédiens, pour leur dernier spectacle en ville.

Ensuite, ils reprendraient la route, avec le chariot et la vieille jument borgne.

L'âne sortit fièrement de l'église. Son maître le tenait par la bride. Juchée sur son dos, la mère d'Alis portait le nouveau-né dans ses bras.

En passant près de Maguelone, il se mit à braire joyeusement.

- Il m'a reconnue, chuchota-t-elle, tout émue, à Gèli qui se tenait près d'elle.

Elle lui avait pardonné son inertie dans l'affaire de l'enlèvement. Il avait regretté de ne pas participer au sauvetage de l'enfant. Elle se demandait s'il n'avait pas été un peu jaloux de Jaufrè. Le gros garçon s'était vanté de ses exploits. Mais s'il y avait eu brouille, le nuage s'était dissipé.

- Chut, fit sévèrement Azalaïs.

De leur banc, les deux amis échangèrent un sourire, tandis que le chant final résonnait sous la voûte de l'église.

Les mauvais jours étaient passés.

Désormais, tous pourraient se réjouir.

FIN



Achevé d'imprimer sur les presses de Papergraf (it)
en octobre 2013
ISBN : 979-10-92001-02-0
Dépôt légal à parution